

Littératures de la Langue d'Étude



Polycopié présenté par Kais Benachour, maître de conférences “B”.

Université Les Frères Mentouri. Constantine.

Faculté des Lettres et des langues

Département Lettres et langue française

Présentation générale du cours

1-Informations sur le cours

Université Les Frères Mentouri. Constantine.

Faculté des Lettres et des Langues

Département de Lettes et Langue Française

Public cible : 2è année licence

Intitulé du cours : Littérature de la langue étrangère LLE

Crédit:06

Coefficient:03

Durée : 30 semaines

Enseignant : Dr. Kais Benachour

2-Présentation du cours :

La littérature algérienne de langue française est considérée aujourd’hui comme l’une des plus prolifiques et des plus intéressantes sur le plan de la recherche scientifique. Les auteurs algériens contemporains tels que Boualem Sensal, Salim Bachi, Yasmina Khadra, Assia Djebar ou Kamel Daoud, sont connus et reconnus par la critique littéraire comme des écrivains majeurs de notre ère, au même titre des chercheurs universitaires de plusieurs pays qui leur ont consacrés de nombreux travaux de recherche.

La littérature algérienne est née dans le contexte de la colonisation tout comme les autres littératures francophones.

Ce cours vise à enrichir les connaissances générales des étudiants sur la littérature algérienne de langue française, ses tendances et les spécificités de chaque période, en s'appuyant sur une sélection de textes des grands

auteurs algériens tels que Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Rachid Boudjedra, Assia Djebbar, et Rachid Mimouni.

3-Le Contenu :

Les apprenants étudieront les tendances littéraires algériennes et les spécificités de chaque période de cette jeune littérature (du début du 20^e siècle jusqu'aux années 2000). Le cours est scindé en trois chapitres, car avant d'arriver à la littérature algérienne, il faut d'abord expliquer à l'étudiant de deuxième année LMD la signification de la francophonie culturelle ou littéraire, lui rappeler certaines connaissances acquises en première année (définition de la littérature, du récit, du genre...) pour ensuite évoquer la littérature algérienne. Plusieurs activités sont proposées tout au long de l'année comme les exposées oraux, les débats et les comptes rendus de textes étudiés. Les apprenants sont appelés à choisir une œuvre (roman, recueil de nouvelles ou de poèmes) d'un écrivain algérien, pour y présenter ensuite un compte-rendu ou une fiche de lecture.

Le plan détaillé du cours est comme suit :

La Littérature algérienne d'avant 1945 : présenter la littérature de la première moitié du 20^e siècle, une littérature souvent méconnue du public et des étudiants. Il est question d'évoquer les caractéristiques de cette littérature et les textes de Mohammed Ben Si Ahmed Bencherif ou Chukri Khodja.

La littérature des années 1950 : l'objectif est d'expliquer l'engagement de cette fameuse génération des années 1950, et d'étudier les textes de Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, et Malek Haddad.

La littérature des années 1960-1970 : la littérature algérienne a connu une autre forme d'engagement des auteurs algériens, de Rachid Boudjedra à Mourad Bourboune ou Nabil Farès.

La littérature des années 1980 : dans cette partie du cours, les apprenants auront une idée sur la littérature des migrations (littérature beur notamment) ainsi que des auteurs qui ont marqué l'époque comme Tahar Djaout et Rachid Mimouni.

La littérature des années 1990 : écrire l'urgence, écrire le terrorisme et la décennie noire, les auteurs algériens ne se sont pas tus, bien au contraire une formidable et courageuse génération d'auteurs (Yasmina Khadra, Aziz Chouaki...) a continué à produire des textes.

La littérature des années 2000 : étudier les textes contemporains édités en Algérie, en France ou au Canada, plusieurs thématiques sont évoquées par les auteurs : guerre d'Algérie, décennie noire, quête de soi, exil....

4-Prérequis :

Ce cours s'adresse aux étudiants de deuxième année de licence du département de Lettre et langue française (LMD), ayant suivis une initiation aux textes littéraires en première année. Ils doivent ainsi avoir une bonne connaissance de l'Histoire de l'Algérie ainsi que certaines notions littéraires.

5-Visée d'apprentissage :

A terme, l'objectif de ce cours vise à donner la possibilité aux étudiants d'élargir leurs connaissances en vue de poursuivre des études supérieures en littérature (Master, Doctorat). Les étudiants seront capables de distinguer chaque période littéraire, identifier et connaître les grands auteurs algériens.

6-Modalités d'évaluation des apprentissages

L'évaluation du module est continue, la note finale de chaque semestre est calculée selon celle obtenue lors de l'examen (50%) plus la note des travaux dirigés (50%). L'épreuve de l'examen semestriel comporte des questions directes concernant les cours, l'étudiant doit répondre succinctement aux questions posées. Les notes des travaux dirigés sont organisées sous forme de quatre interrogations écrites par semestre.

7-Activités d'enseignement-apprentissage

Divers documents (textes) sont employés : des bribes de textes, des citations, des poèmes, des nouvelles et des extraits de romans. Des supports audiovisuels sont également mis à la disposition des étudiants, comme des interviews ou des documentaires sur la vie des écrivains. En outre, les apprenants sont dans l'obligation de choisir une œuvre (roman, recueil de nouvelles ou de poèmes) d'un écrivain algérien, pour y présenter ensuite un compte-rendu ou une fiche de lecture.

CHAPITRE 1 : Cas de la littérature Algérienne

1-Naissance d'une littérature

En 1891 paraît la nouvelle « *La Vengeance du Cheikh* » de Si M'Hamed Ben Rahal publiée dans une revue littéraire algérienne et tunisienne, elle est considérée par les critiques et les spécialistes de la littérature algérienne comme le premier texte littéraire algérien écrit en langue française. Ben Rahal quitte ses fonctions au sein de l'administration française pour se consacrer à la cause du peuple algérien. Il ne cessera de dénoncer les abus de l'administration coloniale et de revendiquer plusieurs droits à la population algérienne : accès à l'éducation, plus de liberté, une représentativité au Parlement français et même de réclamer l'abrogation du service militaire pour les jeunes Algériens. En 1921, il voyage en France pour demander l'abolition du régime de l'indigénat. En ce début du 20^e siècle, d'autres écrivains, par contre, n'hésitent pas à appuyer le principe de l'assimilation culturelle et linguistique tel qu'appliqué aux algériens, comme Ismaël Hamet dans son livre, *Musulmans français du nord de l'Afrique*, qui fait l'éloge de la langue française et d'affirmer ouvertement la position d'infériorité de la langue arabe. Autre exemple avec l'écrivain Abdelkader Hadj Hamou qui veut concilier l'islam et le colonisateur, il témoigne de ce soutien indéfectible à la politique de l'assimilation dans son roman *Zohra, la femme du mineur* publié en 1925. Hadj Hamou a été vice-président de l'association des écrivains algériens (courant algérieniste).

Mais les défenseurs de la cause de l'Algérie française parmi les écrivains et intellectuels algériens de l'époque sont peu nombreux. Durant cette période de l'entre-deux guerres, les écrivains font face à une conjoncture délicate marquée par la crise économique de 1929, et surtout par la célébration du centenaire de la colonisation française en 1930. De plus, plusieurs d'entre eux se heurtent au refus des maisons d'éditions à les faire publier alors que les Algériens sont de plus en plus nombreux à maîtriser la langue française. Ce contexte défavorable n'empêche pas cette jeune littérature à se faire connaître, en même temps que prend forme le nationalisme algérien durant les années 1920/1930 avec les figures de l'Emir Khaled, Farhat Abbes et Messali Hadj.

C'est en 1920 que fut publié le premier roman de langue française, et il est signé de Mohammed Ben Si Ahmed Bencherif : *Ahmed ben Mostapha, Goumier*. L'auteur qui est un militaire gradé et qui a pris part à plusieurs guerres, a construit le récit à partir de son propre vécu (campagne militaire du Maroc, Première Guerre Mondiale...) pour décrire le mode de vie et les traditions de l'Algérie, sans omettre de critiquer les principes de la colonisation et même à réclamer plus d'égalité et de justice aux Algériens.

Chukri Khodja, ce diplômé des Médersas, est en total désaccord avec la politique de l'assimilation, une prise de position qu'il assumera dans un premier roman paru en 1928, «*Mamoun, l'ébauche d'un idéal*» dans lequel le personnage principal le jeune Mamoun est envoyé par sa famille à Alger pour poursuivre ses études, et découvre les perversions d'un système et d'un mode de vie occidental opposé à ses origines. Il retourne ensuite auprès des siens et meurt d'une maladie. Chukri Khodja critique ouvertement l'assimilation et va même plus loin en publant une année plus tard un roman qui a marqué cette époque «*El Euldj, captif des barbaresques*». Le récit est celui d'un français au nom de Bernad Ladieux, qui fut prisonnier du temps de l'Algérie des corsaires, quelques temps après il accepte de se soumettre aux exigences des Algériens pour retrouver sa liberté : renier ses origines françaises, se convertir à l'islam, épouser une algérienne, et enfin être au service de l'administration. Cette assimilation déguisée va pourtant prendre fin lorsque des années plus tard, il finit par abandonner sa religion (l'islam) et de mourir dans la douleur. Chukri Khodja emploie une ingénieuse subtilité pour dire que l'assimilation est impossible.

Cette première génération d'écrivains algériens francophones défend, malgré les critiques portées à son encontre (une esthétique dépouillée, une écriture rudimentaire...) des principes et des idées. Une littérature qui n'est pas dénuée d'un réalisme social que soulignent d'ailleurs plusieurs spécialistes de la littérature algérienne : «*L'écrivain algérien va donc se faire ethnographe et rendre compte de sa société de l'intérieur. Cependant cette peinture de la société algérienne n'est plus l'expression d'un exotisme en mal de sensations nouvelles, mais plutôt une volonté d'affirmation d'une identité authentiquement algérienne et de son caractère irréductible*»¹

Avec sa poésie, Jean Amrouche a apporté un nouveau souffle à la littérature algérienne comme le souligne Jean Déjeux : «*Le grand nom de cette époque est celui de Jean Amrouche avec Cendres (1934) et Etoile secrète (1937) : résonances spirituelles, quête du paradis perdu et de l'innocence prénatale, en harmonie avec les psaumes bibliques et Patrice de La Tour du Pin, bien présents dans cette célébration liturgique*»²

¹ Ahmed Lansari, *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*, Alger, OPU, 1986. p.35

² Jean Déjeux. *La littérature maghrébine d'expression française*. Paris, PUF, 1992. p.15

2-Les contextes d'émergence de la littérature algérienne

2.1 Voyageurs et exotisme

Après les récits des missionnaires et des expéditions (des militaires principalement) qui racontaient la conquête de 1830, une autre forme d'écriture prend le relais : l'Algérie devient une terre exotique pour de nombreux écrivains et voyageurs Français et Européens curieux de découvrir ce vaste territoire annexé à l'empire colonial et sa population autochtone. L'Algérie devient en quelque sorte « un nouvel orient », les auteurs sont fascinés par son exotisme, la richesse de ses terres, elle apaise les écrivains et contraste avec la Métropole, mais leurs témoignages traduisent une méconnaissance des lieux. Des histoires insipides et bourrés de clichés, et dans lesquelles la figure du colonisé se réduit à l'état d'objet, la conquête et ses victimes algériennes a peu d'intérêt. Guy de Maupassant, Eugène Fromentin dans *Un Eté dans le Sahara* (1857) ; Alphonse Daudet avec son exotisme réaliste dans *Tartarin de Tarascon* (1872) ; André Gide qui savoure ses séjours cette paix intérieure ramenée du sud du pays, écrit *Les Nourritures Terrestres* (1887), *L'Immoraliste* (1902), et *Si le grain ne meurt* (1927).

2.2 Le courant Algérianiste

La colonisation française a eu sa littérature en ce début du 20^e siècle. Les colons installés en Algérie tiennent à leur statut particulier et revendiquent une autonomie esthétique, que seul le roman est susceptible de réaliser. L'Algérianisme terme inventé par l'écrivain Robert Randau lui-même l'un des fondateurs du mouvement, s'oppose à l'exotisme des voyageurs, et impose une nouvelle vision du monde basée sur la promotion de l'idéologie coloniale. Il défend la population minoritaire en Algérie qui cherche à imposer son identité et à revendiquer son indépendance vis-à-vis de la France. Le roman colonial est né et tient même son prix littéraire et sa revue. Jean Pomier, Louis Lecoq, Robert Randau et surtout Louis Bertrand, sont les principaux initiateurs de ce mouvement. Louis Bertrand dont l'œuvre est prolifique, est le plus ardent défenseur de l'Algérie française et même latine, et justifie même la colonisation en affirmant que la France n'a fait que récupérer un héritage romain et chrétien en terre africaine «*L'Afrique française d'aujourd'hui, c'est l'Afrique romaine qui continue à vivre, qui n'a jamais cessé de vivre*» ; «*La véritable Afrique, c'est nous, nous les latins, nous les civilisés*» ; «*Il a fallu des siècles d'Islam, les dévastations des Arabes et des Nomades pour détruire chez elle l'œuvre des cartaginois et des romains*».

Les Algérianistes réclament entre autre l'intégration d'Algériens musulmans dans leur projet de création d'une «race nouvelle», basée sur la défense inconditionnelle des valeurs et des intérêts de la colonisation.

2.3 L'Ecole d'Alger (1935-1950)

En 1930, la France célèbre le centenaire de sa présence en Algérie. Cette époque va connaître certains bouleversements dus essentiellement à la crise de 1929 et l'apparition des premiers mouvements fichistes, ou encore la montée de certaines idées libérales critiquant la colonisation. Il y'a eu également la naissance des premiers courants de pensées nationalistes algériens, en même temps des intellectuels français de gauche principalement, nés ou vivant en Algérie s'inquiètent du sort des indigènes. L'Ecole d'Alger naitra dans ces conditions, et s'oppose aux thèses des Algérianistes de Louis Bertrand, prônant plutôt un discours de paix, de dialogue et de non-violence. Ce mouvement ouvre ses portes aux écrivains et aux intellectuels autochtones, et rêve d'une Algérie unie, métisse, qui rassemble les colons, les musulmans et les juifs, leur mot d'ordre est de créer «une Afrique Méditerranéenne».

«Méditerranée, sixième partie du monde. Il ne fait pas de doute pour moi que la Méditerranée soit un continent, non pas un lac intérieur, mais une espèce de continent liquide aux contours solidifiés. Déjà Duhamel dit qu'elle n'est pas une mer, mais un pays. Je vais plus loin, je dis : une patrie. Et je spécifie que, pour les peuples de cette mer, il n'y a qu'une vraie patrie, cette mer elle-même, la Méditerranée... Si la France est ma nation, si Marseille est ma cité, — ma patrie, c'est la mer, la Méditerranée, de bout en bout.» Gabriel Audisio dans *Jeunesse de la Méditerranée*³.

Des intellectuels fondent en 1935 à la veille du déclenchement de la deuxième Guerre Mondiale, cette Ecole qui véhicule des valeurs humanistes de la Méditerranéen, communes à tous les peuples musulmans ou chrétiens. Loin des discours enflammé et haineux qui font rage à cette époque, les récits de Camus, Audisio ou de Roblès sont esthétiquement chargés d'émotions et pleins de couleurs locales : la mer, le soleil, la chaleur, la vie.

Edmond Charlot, libraire et éditeur installé à Alger va largement contribuer à l'épanouissement des textes des écrivains de l'Ecole d'Alger, il lance sa collection «Méditerranée» et la revue *Rivages*.

³ Gabriel Audisio. *Jeunesse de la Méditerranée*, Gallimard, 1935

L'écrivain le plus représentatif de ce mouvement reste incontestablement Albert Camus, mondialement connu, ses premiers textes racontent le charme et la singularité de la Méditerranée.

«*Camus rédige ses principales œuvres algériennes avant la seconde guerre mondiale. «Noces» paraît en 1939, l'*Etranger* n'est publié qu'en 1942, le *Minotaure ou la halte d'Oran* se trouve dans «l'*Eté*» paru en 1954. Il faut encore citer les premières pages de «La Peste» (1957), des nouvelles de «l'*Exil et le Royaume* » et «Les Chroniques algériennes». «Les Noces» avec la mer, la nature, la vie, éclatent comme chant de libération, Camus reprenait à son tour « l'hymne aux biens naturels»...Toute l'Algérie solaire est présente dans Noces et l'*Eté*» souligne jean Déjeux.*

Gabirel Audisio né à Marseille rêve lui aussi d'une Algérie unifiée autour du projet Méditerranéen, dans *Jeunesse de la Méditerranée* (1935) *Le sel de la mer* (1936) ou encore *Ulysse ou l'intelligence* (1946). Emmanuel Roblès



est quant à lui un ami des auteurs algériens, et se sent profondément Méditerranéen, il fonde plus tard dans les années 1950 la collection «Méditerranée» aux éditions Le Seuil, des auteurs tels que Mouloud Feraoun ou Mohammed Dib seront publiés.

Cette Ecole d'Alger a d'ailleurs largement propulsé des écrivains de l'époque comme le précise Charles Bonn : «*L'essentiel est ici de souligner que ce qu'on a appelé " l'Ecole d'Alger" a fourni aux premiers romanciers algériens arabo-musulmans ou kabyles des lieux de publication et une première reconnaissance littéraire*».

Analyse

Texte 1 : Noces d'Albert Camus

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écrù, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la

gorge et suffoque dans la chaleur énorme. À peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des bougainvillées rosat dépassent les murs des villas ; dans les jardins, des hibiscus au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisse comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes. À l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de bouton d'or, les bouchers dans leurs voitures rouges font leur tournée matinale et les sonneries de leurs trompettes appellent les habitants.

À gauche du port, un escalier de pierres sèches mène aux ruines, parmi les lentisques et les genêts. Le chemin passe devant un petit phare pour plonger ensuite en pleine campagne. Déjà, au pied de ce phare, de grosses plantes grasses aux fleurs violettes, jaunes et rouges, descendent vers les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes. Avant d'entrer dans le royaume des ruines, pour la dernière fois nous sommes spectateurs...

Extrait 2 : Sang des races de Louis Bertrand :

Ce que j'aperçus d'abord, ce fut le labeur silencieux de la terre, les hommes qui la défrichaient, qui asséchaient les plaines marécageuses, qui semaient le blé, qui plantaient la vigne, qui bâtissaient... qui s'acharnaient à ce labeur souvent ingrat, en dépit des hiboux qui en prédisaient l'inutilité, malgré l'insouciance ou la malveillance de la Métropole, malgré les années de sécheresse et de mévente, où l'on était obligé de lâcher dans le ruisseau des flots de ce vin invendu qui avait tant coûté...

Véritable mêlée cosmopolite de mercenaires, de colons, de trafiquants de toute sorte, ce sont eux que j'aperçus d'abord quand je cherchais l'Algérie vivante, active, celle de l'avenir...

Cette ardente Afrique dont je courais les routes m'apportait comme un lointain pressentiment de la victoire. Je pensais déjà ce que je n'ai pas cessé de crier depuis : que la France, fatiguée par des siècles de civilisation, pouvait rajeunir au contact de cette apparente et vigoureuse barbarie.

3-La littérature algérienne des années 1950.

Le français langue d'écriture en Afrique et au Maghreb a été imposé par la colonisation, une langue enseignée dans les écoles et les universités, largement pratiquée dans les administrations au détriment de l'arabe employé exclusivement dans les écoles coraniques. La politique d'assimilation est un échec, car elle excluait au préalable les langues et les cultures locales, et profitait seulement à une minorité d'écoliers indigènes. Les Algériens sont longtemps considérés comme des citoyens de seconde zone, n'ayant pas le droit de scolariser leurs enfants, alors que le service militaire est devenu obligatoire.

3.1 Contexte politique et social

Durant les années 1920/1930, les mouvements nationaux sortent de la clandestinité pour porter plusieurs revendications comme le droit à l'éducation pour tous les musulmans. Les manifestations sont assez fréquentes, Ferhat Abbas l'une des figures importantes du mouvement nationaliste algérien, exige dans son « Manifeste du peuple algérien » un nouveau statut pour le pays et réclame l'instruction publique et gratuite à tous les Algériens.

Ce mouvement nationaliste ayant mené au déclenchement de la révolution du 1^{er} novembre 1954, est d'abord porté par l'Emir Khaled puis à partir des années 1920 par des formations et des hommes politiques de plus en plus hostiles à l'administration coloniale : **l'Etoile Nord-africaine** ; **Messali Hadj** (le Parti du Peuple Algérien PPA en 1937 ; le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques MTLD, Le Mouvement National Algérien MNA en 1954 ; **Ferhat Abbas** (Union Démocratique du Manifeste Algérien UDMA en 1946) ; **Abdelhamid Benbadis** (Association des Oulémas 1931) ; **le PCA**.

La fin de la Deuxième Guerre Mondiale et les événements tragiques du **8 mai 1945** sont un tournant et conduisent à une rupture avec la France coloniale. Le mouvement nationaliste se radicalise à partir de 1947 avec la création de l'Organisation Spéciale (l'OS) puis du FLN en 1954. Les intellectuels et les écrivains algériens sont bouleversés par le massacre du 8 mai 1945, certains y assistent et les souvenirs sont douloureux comme en témoigne Kateb Yacine âgé de 16 ans lorsqu'il fut emprisonné par l'armée française :

«Avant 1945 je n'avais aucune conscience de ce qui se passait dans le pays, j'étais un écolier, je vivais dans la poésie, dans les livres : je ne comprenais nullement ce qui se passait autour de moi. Puis je me souviens il y a eu une manifestation dans les rues...Je ne comprenais pas du tout le sens de la manifestation. Je suis resté dans le cortège, et ça a mal tourné ; par la suite il y a

eu une dizaine de milliers de victimes... Il y a eu Sétif et Guelma. Nous avons reçu des coups des deux côtés... Lorsque je suis sorti de prison, j'avais une vision du peuple. Ces gens que je n'avais jamais remarqués... quand je les vis en prison, et que nous avons parlé ensemble, quand nous avons eu les mêmes tortures, les mêmes chocs, j'ai commencé vraiment à les connaître. Et sorti de prison... j'étais tout à fait convaincu qu'il fallait faire quelque chose...»⁴

3.2 Littérature et engagement

L'absence d'une tradition littéraire nationale n'est pas un frein à l'émergence d'une littérature algérienne. Il faut souligner le rôle important joué par les maisons d'éditions comme **le Seuil**, ainsi que celui des revues culturelles qui ont aidé Mohammed Dib, Jean Amrouche, Mouloud Feraoun ou Kateb Yacine, à se faire connaître. Parmi ces revues on cite **Fontaine**, **Forge**, **Terrasses** ou encore **Soleil** fondée par Jean Sénac.

De même qu'une conjoncture politique et sociale difficile va permettre à toute une génération d'écrivains Algériens de porter son message et même de s'affirmer sur la scène littéraire française.

Dans un premier temps, ce sont **trois écrivains** qui vont lancer une phase dite de **littérature du pré-combat** : il s'agit de **Mouloud Feraoun** qui publie en 1950 *Le Fils du pauvre* roman très autobiographique sur son enfance et sa Kabylie ; **Mohammed Dib** avec *La Grande Maison* en 1952 ; et **Mouloud Mammeri** qui la même année publie *La Colline Oubliée*. Des romans qui s'écartent de l'exotisme des premiers écrivains Algériens, et cherchent plutôt à représenter la terre et le peuple algérien. Décrire et représenter le monde rural, la famille algérienne, l'individu, l'enfance, la misère et les souffrances des personnages qui évoluent dans le village Tizi-Hibel (dans *Le Fils du pauvre*), à Dar Sbitar (*La Grande Maison*) ou à Tasga (dans *La Colline Oubliée*).

Le rapport à la langue française reste compliqué, mais les points de vue convergent vers un sentiment identitaire et d'appartenance à une même culture algérienne. La production romanesque fait preuve d'un dynamisme et d'une créativité débordante, et avec le déclenchement de la guerre d'indépendance, les textes deviennent pour leurs auteurs un instrument de prise de conscience et de lutte contre la colonisation.

⁴ Révolution Africaine 1963.

3.3 Littérature algérienne des années 1950. (Seconde Partie) :

Avec les premiers textes Mohammed Dib, Mouloud Feraoun et Mouloud Mammeri, se développe un roman d'observation réaliste et de témoignage. Les personnages qui se débattent dans la misère et l'injustice, d'autres cherchent à se libérer de la culture tribale ou/et des valeurs de la modernité (Feraoun). Albert Memmi pensait justement que cette génération de 1952 : «*éclot à la veille de l'indépendance du Maghreb. C'est qu'il fallait oser enfin s'en prendre à sa propre vie, à celle des concitoyens, aux relations avec le colonisateur. Il fallait en somme découvrir et affronter son véritable domaine, son objet spécifique*»⁵. Partagés entre une immense frustration et un esprit de révolte, les écrivains maghrébins et plus particulièrement les Algériens ne cachent plus leur engagement politique, surtout à partir de l'année 1956 avec la publication de *Nedjma* de Kateb Yacine. Cette œuvre souvent considérée comme l'une des plus importantes de la littérature algérienne.

3.4 Kateb Yacine

Né dans la Casbah de Constantine en août 1929, il fut, cependant, inscrit par son grand-père maternel sur les registres de l'état civil de Condé Smendou (actuel Zighoud Youssef). Issus de la tribu des Kbletiya, les Kateb étaient pour la plupart des lettrés dans les deux langues (arabe et français). A douze ans le jeune Yacine est inscrit au collège Albertini de Sétif, actuel Mohamed Kerouani, fréquenté majoritairement par des Européens. Quatre ans plus tard, Kateb Yacine participe aux manifestations du 8 mai 1945 et distribue des tracts ; il sera arrêté et transféré dans le camp militaire de Sétif. Cette date est un tournant dans sa vie, car en prison il découvre la torture et la réalité sociopolitique de l'Algérie colonisée. «*Lorsque je suis sorti de prison, j'avais une vision du peuple. Ces gens que je n'avais jamais remarqués alors que je passais tous les jours devant eux... quand nous avons eu les mêmes tortures, les mêmes chocs, j'ai commencé vraiment à les connaître*» (Révolution Africaine, 2 novembre 1963).

Le 8 mai 1945 qui a douloureusement marqué Kateb (la mort de ses oncles et la folie de sa mère) est à l'origine d'une autre découverte : l'écriture. Renvoyé du collège de Sétif, il

⁵ Albert Memmi, *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*.

poursuivra ses études dans un lycée à Bône où habite sa cousine Zoulikha mariée et plus âgée que lui, elle incarnera le personnage Nedjma dans le roman éponyme. Un amour impossible oblige Kateb à quitter Bône pour revenir dans sa ville natale Constantine où son ami Mohamed Tahar Benlounissi (Si Mokhtar dans Nedjma) l'aide à vendre les exemplaires de *Soliloques*. Cette période (1946-47) et cette ville marquent l'entrée de Kateb dans le militantisme (tendance PPA). En 1947, premier voyage en France et première rencontre avec le milieu littéraire parisien, puis retour en Algérie où il intègre Alger-Républicain aux côtés d'Henri Alleg et Mohamed Dib. Entre 1950 et 1951, est un moment difficile que doit surmonter Kateb Yacine avec la mort de son père. La même année, il est en compagnie de Malek Haddad dans le sud de la France où ils travaillent tous deux comme vendangeurs.

Il part ensuite à Paris où il rencontre son ami le peintre M'hammed Issiakhem.

Après l'indépendance il renoue avec le journalisme pour ensuite repartir à l'aventure : il voyage beaucoup, invité dans plusieurs pays (Russie, Belgique....) et en France il est très proche du milieu émigré maghrébin, ce qui explique sa pièce *Mohamed prends ta valise*. Il fait un second voyage au Vietnam en 1967 pour mieux comprendre la résistance vietnamienne qu'il retrace dans sa pièce *L'Homme aux sandales de caoutchouc*. A partir de la fin des années 60, il s'oriente définitivement vers le théâtre, et fonde en 1970 à partir de la troupe «Le Théâtre de la mer» sa propre troupe «l'ACT» qui joue ses pièces en arabe dialectal : *Mohamed prends ta valise*, *Palestine trahie*, *La guerre de deux mille ans*. Il connaîtra dès 1975 différents problèmes : de censure, difficultés financières et familiales. En 1987, il reçoit «Le grand prix national des lettres». Sa mère et Jacqueline Arnaud (son amie et critique littéraire de son œuvre) meurent la même année.

Kateb Yacine meurt d'une leucémie à Grenoble en 1989. Il fut enterré à Alger.

Nedjma : le roman de l'Algérie

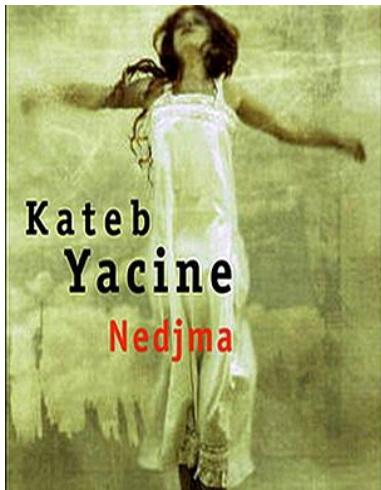
Roman de l'éclatement des codes et des structures du genre romanesque, *Nedjma*⁶ relate une histoire d'amour impossible entre Nedjma et les quatre personnages que sont Lakhdar, Mustapha, Rachid et Mourad. A ce récit d'amour s'ajoutent les événements historiques qui jalonnent le texte.

⁶ Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Éditions du Seuil, 1956.

Kateb Yacine projette sa propre expérience sur les quatre personnages principaux, leurs prises de position reflètent clairement les formes d'injustices et de frustrations, comme l'aliénation et l'acculturation en lien avec la colonisation. La composition du récit est caractérisée par une pluralité des styles, et un éclatement du genre (l'influence de Faulkner) : roman, poèmes, chansons...etc.

L'auteur accorde aussi une importance à la dimension historique et évoque plusieurs périodes à la fois, (colonisation française, occupations romaine, arabe et turque, cite des personnages importants comme l'Emir Abdelkader ou Jugurtha, insiste aussi sur la tragédie du 8 mai 1945. Le lecteur se perd dans un dédale de phrases courtes, de dialogues, de monologue intérieur et une absence de chronologie. Ce récit complexe et polyphonique se déroule dans plusieurs espaces narratifs (Constantine, Bône, Sétif, le Nadhor, le village X...).

«Tenter de donner de ce texte une vision synthétique serait impossible et, en tout état de cause, réducteur...Ce roman historique refuse l'intrigue amoureuse classique, démultipliant les sens du signe romanesque nommé « Nedjma » et créant une constellation de personnages aux liens du sang, d'amour et de haine complexes.»⁷



Extrait à analyser : *Nedjma* de Kateb Yacine

Fallait pas partir. Si j'étais resté au collège, ils ne m'auraient pas arrêté. Je serais encore étudiant, pas manœuvre, et je ne serais pas enfermé une seconde fois, pour un coup de tête. Fallait rester au collège, comme disait le chef de district.

Fallait rester au collège, au poste.

Fallait écouter le chef de district.

Mais les Européens s'étaient groupés.

⁷ Christiane Achour, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*.

Ils avaient déplacé les lits.
Ils se montraient les armes de leurs papas.
Y avait plus ni principal ni pions.
L'odeur des cuisines n'arrivait plus.
Le cuisinier et l'économie s'étaient enfuis.
Ils avaient peur de nous, de nous, de nous !
Les manifestants s'étaient volatilisés.
Je suis passé à l'étude. J'ai pris les tracts.
J'ai caché la Vie d'Abdelkader.
J'ai ressenti la force des idées.
J'ai trouvé l'Algérie irascible. Sa respiration...
La respiration de l'Algérie suffisait.
Suffisait à chasser les mouches.
Puis l'Algérie elle-même est devenue...
Devenue traîtreusement une mouche.
Mais les fourmis, les fourmis rouges.
Les fourmis rouges venaient à la rescouasse.
Je suis parti avec les tracts. Je les ai enterrés dans la rivière.
J'ai tracé sur le sable un plan...
Un plan de manifestation future.
Qu'on me donne cette rivière, et je me battraï.
Je me battraï avec du sable et de l'eau.
De l'eau fraîche, du sable chaud. Je me battraï.
J'étais décidé. Je voyais donc loin. Très loin.
Je voyais un paysan arc-bouté comme une catapulte.
Je l'appelai, mais il ne vint pas. Il me fit signe.
Il me fit signe qu'il était en guerre.
En guerre avec son estomac. Tout le monde sait...
Tout le monde sait qu'un paysan n'a pas d'esprit.
Un paysan n'est qu'un estomac. Une catapulte.
Moi j'étais étudiant. J'étais une puce.
Une puce sentimentale... Les fleurs des peupliers...
Les fleurs des peupliers éclataient en bourre soyeuse.
Moi j'étais en guerre. Je divertissais le paysan.
Je voulais qu'il oublie sa faim. Je faisais le fou. Je faisais le fou devant mon père le paysan.
Je bombardais la lune dans la rivière.

Nedjma pages 49/50

3.5 Mohammed Dib

Dans le champ de la production littéraire de langue française en Algérie, Mohammed Dib occupe une place importante et particulière. Il est en effet, l'un des écrivains algériens (avec Assia Djebar, Mouloud Mammeri...) à avoir, dès les années 1950, produit régulièrement des œuvres à différents moments de sa vie, de son parcours littéraire et de l'histoire de l'Algérie. Cette pérennité se remarque jusqu'à sa mort, en mai 2003, puisque deux de ses textes *Laëzza* et *Simorgh*⁸ sont posthumes.

Né à Tlemcen le 21 janvier 1920, il a commencé à produire dès la fin des années 1940 de la poésie et des nouvelles dans les revues de l'époque (Simoun, Terrasses, Forge...). A partir de 1952, l'écrivain se fait connaître par des romans - : *La grande maison* (1952), *L'incendie* (1954), *Le métier à tisser* (1957) cette première trilogie- intitulée « *Algérie* »- est un récit-témoignage pétri de poésie que le regard du jeune Omar rapporte de la société algérienne citadine et rurale d'avant 1954.

« *Les personnages de Dib sont plutôt des « hommes sans qualités », qui n'incarnent pas une idée, mais assistent à son lent cheminement en eux, alors qu'a priori ils n'étaient guère préparés à l'accueillir. Ce qui intéresse Dib dans son propre engagement à l'époque est déjà la question des pouvoirs du langage : celle, ici, de l'adéquation entre un discours révolutionnaire et le mode de fonctionnement des petites gens qu'il est censé servir. Quel que puisse être le bien-fondé de l'idéologie, le vécu quotidien des paysans lui échappe, de même que lui échappe la découverte de leur corps et de leur sexualité par Omar adolescent et sa cousine dans L'Incendie* » écrit Charles Bonn.

La production de la trilogie *Algérie* reflète un autre parcours professionnel : l'écriture journalistique. En effet, à cette époque Mohammed Dib était, comme d'autres écrivains algériens (tels Jean el Mouhou Amrouche, Kateb Yacine, Malek Haddad...) journaliste à *Alger-Républicain*. Ce quotidien était, à l'époque, dirigé par Henri Alleg. Les articles de Dib sont des reportages et des témoignages sur la misère des populations algériennes les plus démunies surtout les petits paysans. A ce sujet Jean Déjeux a écrit une étude sur l'apport de l'écriture journalistique dans l'écriture de *l'Incendie*. L'auteur reprend ses reportages, publiés dans *Alger-Républicain* du 25,26 et 27 avril 1951 sur des soulèvements des paysans de Ain Taya et des autres régions d'Algérie, pour les intégrer dans la rédaction du roman.

La guerre de libération est relatée à l'aide d'une écriture dans *Qui se souvient de la mer* (1962). Ce roman est un hommage à la femme (mère, épouse...) où la profondeur marine -

⁸ *Simorgh* Paris Albin Michel, 2003 – *Laëzza* Paris Albin Michel, 2006

représentée par l'eau et le sel- qui protège les résistants suggère celle du ventre maternel (où le liquide amniotique protège le fœtus) et celle de la femme battante d'une manière générale. Le narrateur ne déclare- t'il pas à la page 20 du roman : « *Sans la mer, sans les femmes nous serions restés définitivement orphelins.* »

Après l'indépendance Dib publie régulièrement aux éditions Le Seuil des romans tels *Cours sur la rive sauvage* (1966), *La danse du roi* (1968), *Dieu en Barbarie* (1970), *Le maître de chasse*(1973) , *Habel* (1977), etc. Ou des recueils de nouvelles (tel *Le Talisman* 1966), de poèmes (tel *Formulaires* 1970) où s'entremêlent différents thèmes (la femme, l'amour, le sens de la vie) mais surtout des interrogations face au devenir de l'Algérie nouvellement indépendante « *Il a peut-être une Algérie à tuer. A tuer pour qu'une autre plus propre puisse venir au monde* » déclare un personnage de *La danse du roi* (p80).

A partir des années 1980 Dib produit de la poésie (*Ô vive* 1987) des romans (aux éditions Sindbad) ceux de la période « nordique »ancrés dans un hors - sol à l'image d'une de ses villes emblématiques Orsol (dans *Les terrasses d'Orsol* 1985) où la quête de soi est de plus en plus présente pour constituer le thème majeur de la production littéraire de cette période (*Le sommeil d'Eve* 1989, *Neiges de marbre* 1990, *le désert sans détour* 1992, *L'infante maure* Albin Michel 1994).

La période de la décennie sanglante n'est pas en reste. Mohammed Dib lui consacre le dernier roman publié de son vivant *Si diable veut* (Albin Michel1998) où se remarque une intratextualité avec *L'incendie* : le combat n'est plus contre le colonisateur mais contre cette horde de chiens sauvages qui sème la terreur dans le village Tadart . Hadj Merzoug (qui rappelle Ben Youb de *L'Incendie*) décide de traquer, à l'aide de son fusil de moudjahid, ces chiens afin de protéger son village, les terres et les troupeaux. Ces félin qui attaquent en horde ne rappellent-ils pas ces terroristes qui ont semé, durant les années 1990, la mort et la désolation dans différentes contrées algériennes ?

L'œuvre de Mohammed Dib est plurielle par ses genres (poésie, roman, nouvelles, récit⁹, théâtre -*Mille Hourras pour une gueuse* 1980 Le Seuil : une réécriture théâtrale de *La danse du roi*-), par ses thèmes où prédominent l'humanisme et le combat pour la vérité qu'elle soit politique¹⁰, idéologique ou ontologique. L'œuvre de Dib est pérenne. Des années 1940 jusqu'à sa mort cet écrivain n'a cessé d'écrire pour exprimer la poésie et son engagement dans des causes universelles et humanistes.

⁹ L'arbre à dires Albin Michel 1998 : récit sur le parcours littéraire, philosophique et humain de l'écrivain

¹⁰ Signalons le beau recueil de poèmes *L'aube Ismail* Ed.Tassili 1996 dont une partie est consacrée à la lutte palestinienne.

Extrait à analyser *La Grande Maison*¹¹, Mohammed Dib

Jeudi. Omar n'avait pas classe. Aïni ne savait comment se défaire de lui. Elle déposa au milieu de la pièce un brasero bourré de poussière de charbon qui brûlait difficilement. On pensait : c'en est fini du froid ; puis l'hiver faisait un brusque retour sur la ville et incisait l'air avec des millions d'arêtes tranchantes. A Tlemcen, quand en février la température tombe, il neige sûrement.

Omar appliquait sur le carreau ses pieds, qui étaient de glace.

Les jambes nues jusqu'aux genoux, vêtus d'une mince tunique retroussée par-dessus des pantalons de toile, les épaules serrées dans un fichu en haillons, Aïni grondait, prise d'une agitation fébrile.

- Omar, resteras-tu tranquille ! fit-elle.

L'enfant couvait le brasero. Il en remua le fond. Quelques braises vivotaient dans la cendre.

Il se rôtissait les mains, qui blanchissaient peu à peu, énormes comme des fruits bleus, et les appliquait sur ses pieds. Le dallage rouge vif faisait mal à voir. Omar se recroquevilla devant le fourneau...

Le brasero défaillait dans la chambre sombre et humide. Omar ne réchauffait que ses mains ; ses pieds le démangeaient irrésistiblement. Le froid, un froid immobile, lui griffait la peau.

Il cala son menton sur ses genoux. Accroupi en chien de fusil, il amassait de la chaleur. Ses fesses posées sur une courte peau de mouton pelée étaient endolories. Il finit par somnoler, serré contre lui-même, avec la pensée lancinante qu'il n'y avait rien à manger. Il ne restait que de vieux croûtons que la tante leur avait apportés. La matinée, grisâtre, s'écoulait minute après minute.

Soudain, un frémissement lui parcourut le dos : il se réveilla, les jambes engourdis et pleines de fourmillements. Le froid pinçait intolérablement. Le fourneau avait disparu : Aïni l'avait emporté. A l'autre extrémité de la pièce, assise en tailleur, le brasero posé sur une de ses cuisses, elle marmonnait toute seule.

Elle le vit ouvrir les yeux :

- Voilà tout ce que nous a laissé ton père, ce propre- à-rien : la misère ! explosa-t-elle. Il a caché son visage sous la terre et tous les malheurs sont retombés sur moi. Mon lot a été le malheur. Toute ma vie ! Il est tranquille, dans sa tombe. Il n'a jamais pensé à mettre un sou de côté. Et vous vous êtes fixés sur moi comme des sangsues. J'ai été stupide. J'aurais dû vous lâcher dans la rue et fuir sur une montagne déserte.

Mon Dieu, qui pouvait l'arrêter à présent ? Son regard noir, tourmenté, luisait.

- Mon destin de malheur, murmura-t-elle.

Omar se taisait.

¹¹ Mohammed Dib, *La Grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952.

CHAPITRE 2 : L'Après-indépendance :

1-Littérature algérienne des années 1960/1970

L'époque est marquée par la diversité culturelle (industrie culturelle), le rôle des masses médias, la tenue de débat et de confrontations des idées (nouveaux enjeux politiques, la révolte de mai 1968, guerre du Vietnam), le rayonnement de toutes les formes d'expression artistiques. En littérature, de nouvelles approches critiques et théoriques voient le jour avec les travaux de Roman Jakobson, Gérard Genette ou encore Roland Barthes. L'Algérie obtint son indépendance en 1962 après 132 années de colonisation française, et on voit la promesse de nouvelles perspectives démocratiques et culturelles.

C'est donc une nouvelle ère qui s'ouvre pour la littérature algérienne durant les années 1960/1970, et pourtant, la production romanesque a considérablement baissé et ne répond pas à l'attente du public algérien, même si une littérature consacrée à la guerre de libération voit le jour surtout au niveau de la poésie et la nouvelle (une littérature au service du régime, restée le plus souvent dans l'anonymat). Une profonde confusion est constatée durant ces premières années d'indépendance, que ce soit sur la scène politique, sociale ou culturelle, et qui s'est accompagnée d'un sentiment de déception et d'amertume chez certains intellectuels et auteurs, déçus sans doute par ce climat politique général et par les tensions politiques internes du nouveau régime. Une période de «*refus et de remise en question*» comme l'explique Jean Déjeux¹².

C'est d'ailleurs par le biais de la poésie que les auteurs font part de leur profonde consternation, comme l'écrit Ahmed Azeggagh en 1966 dans son poème «Arrêtez» :

*Arrêtez de célébrer les massacres
Arrêtez de célébrer des noms
Arrêtez de célébrer les fantômes
Arrêtez de célébrer des dates*

Jean Déjeux note que de nouveaux auteurs : «veulent dire en clair ce qu'ils ont à dire, impatients de changements sociaux, dénonçant les faux-semblants et les hypocrisies, les

¹² Jean Déjeux, La littérature algérienne contemporaine. PUF, 1975, p.83.

*bourgeois mercantiles, les contraintes puritaines et exaspérantes, les faux dévots....Ces écrivains refusent de demeurer fixés au passé....L'écriture est souvent nouvelle. On recourt aux flashes, aux phrases nominales, aux coups de poing et d'électrochocs...»*¹³

Un nouveau pouvoir s'installe dès 1965, dirigé par le président Houari Boumediene qui va dans un premier temps se méfier de la figure de l'intellectuel et de l'écrivain, puis rapidement, il y voit au contraire un éventuel partenaire dans la reconstruction d'un pays selon le modèle socialiste. La maison d'édition la SNED est nationalisée, en même temps que des revues culturelles voient le jour comme «*Promesses*» dirigée par Malek Haddad est née en 1969. Un semblant de dynamise culturel est né à la fin des années 1960, mais en contradiction avec les principes de beaucoup d'auteurs déçus par le pouvoir en place et aussi par une société encore trop conservatrice. Ces écrivains vont remettre en question non seulement le climat général, mais critiquent aussi les dépassements et les «non-dits» de la Guerre de libération, comme chez **Mohammed Dib** dans *La Danse du Roi* (1968), *Dieu en Barbarie* (1970) et *Le Maître de chasse* (1973).

« *L'écrivain est investi au Maghreb, comme dans la plupart des aires culturelles dites « francophones », d'une fonction politique bien plus importante que celle qu'il connaît en Europe. Et ce, à deux niveaux : du fait de la langue qu'il utilise et du fait de sa maîtrise des codes littéraires internationaux, il est une sorte de relais. En Algérie, les écrivains ont joué un rôle important de témoins face à l'opinion étrangère, lors de la guerre d'indépendance. Et il n'était guère besoin pour ceci de développer des plaidoyers nationalistes : la qualité de leur œuvre était souvent plus efficace, quel qu'en soit l'objet.....Mais cette langue tout comme le genre romanesque, genre importé également, vont mettre l'écrivain francophone en situation d'avoir à exprimer ce qu'il est impossible de dire lorsqu'on est à l'intérieur du cercle de l'identique, et dont l'urgence se fait néanmoins sentir dans la contradiction entre modèles culturels qui déchire ces pays en ce moment. Les années soixante-dix en particulier seront dans les trois pays du Maghreb celles d'un certain malentendu entre les exigences de création d'écrivains qui commencent à être reconnus comme tels, et l'attente essentiellement politique de leurs deux publics »* écrit Charles Bonn

D'autres écrivains vont aller plus loin dans leurs critiques, en dénonçant le conformisme social et moral, relançant le débat sur la modernité/tradition, sur le rôle de la femme comme

¹³ Ibid

chez Assia Djebbar, ou même en critiquant la religion. **Mourad Bourboune** publie en 1968 *Le Muezzin*, dans lequel le personnage principal, un muezzin bégue et athée de son état, est bien décidé à reprendre sa place et à dénoncer une certaine hypocrisie générale. Bourboune rêve d'une société nouvelle en rupture avec les traditions du passé et d'une culture «décorative» : «*Nous revendiquons et nous assumons le passé dans sa totalité, avec ses branches mortes, et il nous appartient de l'émonder, de le rendre conforme au combat présent et porteur des germes de l'avenir*»¹⁴

Mais il faut surtout attendre l'année 1969, pour assister à la sortie de ce qui deviendra sans doute l'un des romans les plus emblématiques de la littérature algérienne, un livre volontairement provocateur, audacieux et extravagant. Il s'agit de *La Répudiation* de **Rachid Boudjedra**.

« *Littérature de provocation et d'exorcisme, du refus et du dépassement. Lorsqu'il publie, en 1969, la Répudiation, Rachid Boudjedra provoque un beau tollé. Il vient de toucher au cœur toute une société répressive, un univers dégradé où les superstitions et l'hypocrisie servent à masquer l'exploitation, la violence du maître et la peur. Récitatif dément du miasme, des phantasmes, de l'échec moite, autour de la mère répudiée et des traumatismes sexuels de l'adolescence, mais texte fascinant dont les méandres mènent à l'espoir.* »¹⁵ pensait Jean Sénac

Mais avant cela, Rachid Boudjedra écrivait, au début des années 1960, beaucoup de poèmes, dans lesquels fusaien déjà des cris de rage :

« Je tremblais mes mains que j'ouvre amplemen
Je fais hurler dans mon cœur ma frénésie
Et je fais avec mes yeux les plus adentes prières
Je discute, je discute, je discute...
Je discute des nuits entières
Mes nerfs se hérissent d'acier.
La fumée m'écrase la tête
Mes yeux se gonflent de larmes
Mais je discute
Je dois convaincre

¹⁴ Dans *El Moudjahid*, 1963.

¹⁵ Jean Sénac, in *Le Monde*, L'Algérie d'une libération à l'autre, août 1973.

[...]

Et j'explique, j'explique, j'explique...

Jusqu'à la folie

J'explique au prolétaire

J'explique au paysan

J'explique à ma mère

Je dois convaincre

Et je hurle

Et je bave

Et je blasphème

Et je frappe sur la table

Car les sarcasmes continuent

Les regards ont toujours pitié

Et les mains exaspérées

Deviennent

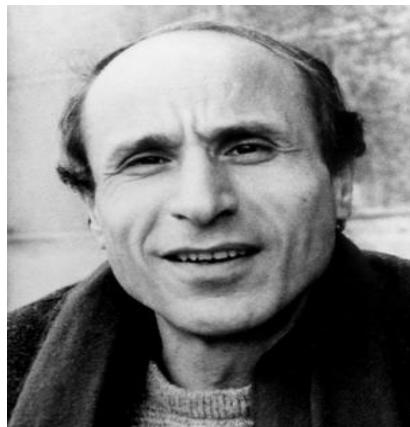
Des poings qui se lèvent»

Mise au point. 1962.

4.1 Rachid Boudjedra

Sa vie :

Né le 5 septembre 1941 à Aïn Beïda (Les Aurès), Rachid Boudjedra appartient à la génération des écrivains algériens postindépendance. Son premier roman *La Répudiation*, publié en 1969, a fait une entrée fracassante dans le champ de la production littéraire algérienne qui lui valut le prix littéraire « Enfants Terribles »



Son œuvre :

Depuis 1965, date à laquelle il publie son premier livre, un recueil de poèmes *Pour ne plus rêver* où se remarque déjà le style novateur du romancier, Rachid Boudjedra n'a cessé de produire avec régularité des romans, des pamphlets, des témoignages, des poèmes où l'imaginaire et la littérarité se mettent au service d'une actualité sociale, politique tant algérienne qu'universelle comme le problème palestinien.

Par l'écriture, par les thèmes abordés ce texte casse beaucoup de barrières socioculturelles. La société algérienne à travers les injustices commises envers la femme, souvent par l'homme, est remise en cause par le biais de la thématique de la répudiation. *La répudiation* (aspect juridique propre aux sociétés musulmanes) de la mère est le prétexte à diverses répudiations des lois sociales, langagières, familiales que le personnage Rachid mène dans ce récit. Ce roman où se rencontrent l'autobiographie et la fabulation a ouvert la voie à d'autres textes où le rapport à l'histoire de l'évolution sociale de l'Algérie est souvent le fil conducteur d'une écriture littéraire qui se veut originale même si elle est pétrie d'intertextualité riche et universelle. *L'Insolation* (Denoël 1972) avec Kateb Yacine, *l'Escargot entêté* (Denoël 1977) et *La macération* (Denoël 1984) avec Claude Simon, *Les 1001 années de la nostalgie* (Denoël 1979) avec Gabriel Garcia Marquez ; sans oublier l'influence de Louis-Ferdinand de Céline.... Les œuvres de Boudjedra dans une écriture souvent éclatée où il joint des fragments de slogans publicitaire, des refrains de chansons populaires, des extraits de journaux ou d'ouvrages historiques (comme dans *La prise de Gibraltar* : il insère de longues citations l'ouvrage de Salluste sur Jughurta) font souvent référence, à travers le vécu, à des aspects historiques précis, la guerre de libération avec ses zones d'ombres –les luttes fratricides, notamment l'assassinat du révolutionnaire Abane Ramdane nommé le devin dans *L'insolation* et identifié sous son identité onomastique véritable dans *Les Figuiers de Barbarie*. Les années tragiques de la violence intégriste vécues par les Algériens durant les années 1990 sont le contexte des romans comme *La vie à l'endroit* (1994), *Timimoun* (2000), *Les funérailles* (2003). Au sujet du lien entre la littérature et l'Histoire Boudjedra déclare dans une interview accordée à Rachid Mokhtari sur son roman *Les Figuiers de Barbarie* ceci : «*Ils sont embarqués malgré eux, ils sont des voix off, des figurants de l'histoire* ».

Quelques citations de l'auteur :

- «Tous mes romans racontent mon expérience personnelle, ma vie, ma façon de voir les choses. »
- « La subjectivité..., cela ne veut pas dire parler de soi-même, mais parler à partir de soi-même. »
- « Le bonheur m'embête. Ce qui m'intéresse, c'est l'inquiétude. »
- « Tout écrivain, je crois, écrit le même roman parce qu'au fond les romans sont des textes qui fonctionnent à partir d'un fantasme central et racontent un vécu personnel, une implication irrémédiable et névrotique dans l'enfance. »
- « J'écris...pour ne pas avoir froid...les mots sont la laine des personnes de mon genre. »
- « Je ne crois pas en la spontanéité de la littérature ni dans l'écriture automatique »
- « J'ai tenté de faire de l'écrit un excès et une sensibilité. Et c'est cela qui compte »
- « Nous écrivains, nous ne sommes pas des prophètes mais mon projet est de montrer, de dire ou d'écrire ce monde meilleur possible ».
- « Le réel est effrayant. Ecrire, c'est le rendre inoffensif».

Le Café

J'ai acheté
Un paquet de cigarettes
Un journal
Et un rayon de soleil
Et j'ai été m'attabler
À la terrasse
D'un immense café
J'ai commandé
Un lait
Et j'ai disposé
Mon paquet de cigarettes
Mon journal
Mon rayon de soleil
Et mon verre de lait
En ordre
Je me suis bien calé
Dans mon fauteuil
Et j'ai commencé à lire
Tranquillement
Un instant après
J'ai regardé
Mon paquet de cigarettes
Mon journal
Mon rayon de soleil
Et mon verre de lait
Bien alignés
Et je me suis demandé
Si j'étais un révolutionnaire.

Rachid Boudjedra, *Pour ne plus rêver*, 1965.

2-La littérature algérienne des années 1960-1970 (deuxième partie) : l'insurrection poétique !

Si le roman en ce début des années 1960 est marqué par quelques tâtonnements, la production paraît nettement plus fructueuse du côté de la poésie qui ne manque pas d'originalité, de finesse et même d'agressivité.

Un petit souffle de révolte, à l'écriture tranchante et nerveuse, s'est déployé en ces temps-là, aux côtés des **Mohammed Dib**, **Malek Haddad** et **Kateb Yacine**, une nouvelle génération est née, portée par **Rachid Boudjedra**, **Ahmed Azeggagh**, **Nabil Farès**, **Youcef Sebti**, ou encore **Mourad Bourboune**.

Dans son ouvrage, *Les mots migrants, une anthologie poétique algérienne*¹⁶, **Tahar Djaout** considère que cette poésie des années 1965-1970 est « *d'une grande vitalité* » et explique : « *Les poètes ne refusent pas d'avoir peur ou de douter. Ils ont introduit ... dans la poésie la complexité même de la vie où aucun remède-miracle ne vient aplanir les antagonismes et les contradictions. Ils ont compris que l'expression poétique est une lutte tragique et sans fin entre le savoir (scientifique, technique, idéologique) et la vie. Le jour où la poésie sera complètement soumise au savoir, cela voudra dire que la vie en elle aura été vaincue.* »

Mais la tâche n'a pas été de tout repos. Dans son recueil *l'Enfer et la folie*¹⁷ daté de 1962-1966 le poète **Youcef Sebti** commente : « *Je n'ai pas fait la guerre, elle m'a fait* ». Il faut dire que pour ces écrivains n'ayant pas -pour la plupart- pris part à la guerre de libération, restent marginalisés politiquement, socialement et culturellement, et n'adhèrent pas à l'idéologie que prône l'Etat surtout à partir de 1965 (politique de l'arabisation, nationalisation de la culture...)

Il faut noter qu'un enthousiasme spontané et sincère accompagne l'indépendance du pays (création de l'union des écrivains algériens en 1963 présidée par **Mouloud Mammeri**, retour de nombreux écrivains exilés, lancement d'une émission radiophonique consacrée à la poésie présentée par Jean Sénac), mais hélas très vite refroidi par les mutations politiques et sociales que connaît l'Algérie.

Cette nouvelle génération de poètes est ainsi considérée la digne héritière des textes d'engagement de **Mohammed Dib** ou **Kateb Yacine** durant la révolution, ce dernier avait déjà mis en garde en 1958 les poètes :

« *Le vrai poète, même dans un courant progressiste, doit manifester ses désaccords. S'il ne s'exprime pas pleinement, il étouffe. Telle est sa fonction. Il fait sa révolution à l'intérieur de la révolution politique. Il est, au sein de la perturbation, l'éternel perturbateur.* »¹⁸

¹⁶ Tahar Djaout, *Les Mots migrants, Une anthologie poétique algérienne*, Office des Publications Universitaires (OPU), Alger, 1984.

¹⁷ Youcef Sebti, *l'Enfer et la folie* (daté septembre 1962-octobre 1966), SNED, Alger, 1981.

¹⁸ Jean-Marie Serreau, *Le Poète comme un boxeur*, Seuil, Paris, 1994.

Les écrivains se trouvent aussi devant un sacré dilemme : comment s'ouvrir à la modernité tout en approuvant son passé, la religion, les rites ?

L'heure est à l'exaltation, la dénonciation des préjugés, et des tabous religieux et sexuels. Une écriture qui concile l'expérimentation et la décharge émotive. Rachid Bey, poète né à Sétif résume l'action et l'incidence de la poésie de cette époque en ces vers :

*Le poème est misère et bonheur
il est volupté posthume
et certitude sexuelle
testament politique
et liberté nationale.*

Du courage, voire de l'audace pour parler de la femme, du corps, de l'intensité de l'amour, de la vulnérabilité de l'être, de la rupture et du déchirement, de l'exil ou de la quête de soi. Les poètes osent et emploient des verbes secs et tranchés tels que «réveiller», «clamer», «dégouter», «efflanquer», «arrêter», «crier», «s'insurger», «déshabiller», «violer».

Beaucoup d'exemples illustrent cette thématique dans laquelle s'entremêlent traditions, religion, et superstitions. **Rachid Boudjedra**, **Hamid Skif** et **Youcef Sebti** critiquent le mariage et la traditionnelle nuit de noce ; le premier dans *La Mariée*, le second dans *Chanson Pédagogique Couscous*, et le dernier dans *Nuit de noces*.

Malgré une censure dissimulée mais efficace (contrôle des maisons d'édition par des comités de lectures, bureaucratie, annulation de rencontres littéraires et de colloques universitaires...) les poètes ne baissent pas les bras, bien au contraire, ils se lancent volontiers contre la morale et le politiquement correct.

Durant les années 1960, **Bachir Hadj Ali** et **Jean Sénac** consacrent des ouvrages et des articles à cette poésie. Pendant que Hadj Ali affirme que «*La poésie engagée peut y aider en portant le langage du peuple à un haut degré de puissance. La poésie est en effet protection sur l'avenir. A partir du réel quotidien, débarrassé de sa grisaille conventionnelle, le poète rêve à un monde nouveau, exprime l'inexprimable*» ; Jean Sénac lui voit que : «*Le ton n'est plus celui de l'espoir adossé au drame, qui nourrissait notre lyrisme depuis 1954, mais un défi lancé à toutes les mutilations... Notre poésie connaît là une phase d'enthousiasme, d'impatience, d'insolence presque, d'euphorie. Les thèmes deviennent plus orientés vers une conscience collective ...*»¹⁹

Au centre de cette effervescence, se trouve Mourad Bourboune, Rachid Boudjedra, ou encore **Youcef Sebti** se distinguant par la virulence de ses poèmes qui relatent le désenchantement face aux réalités décevantes de l'indépendance :

*Et pourquoi voulez-vous qu'on se taise
pourquoi voulez-vous qu'on ne réplique point
pourquoi voulez-vous qu'on se rende pas les coups
pourquoi voulez-vous qu'on ne vous crache pas à la gueule
pourquoi voulez-vous qu'on ne soit pas vos assassins...*

L'aventure poétique se prolonge dans les années 1980 avec l'apparition de nouveaux poètes qui profitent de meilleures conditions dans l'édition, des poètes tels que **Tahar Djaout**, **Amine Khane**, **Farid Mammeri** ou **Arezki Metref**, qui produiront des textes engagés

¹⁹ Jean Sénac, Anthologie de la nouvelle poésie algérienne. Paris, Poésie 1, n° 14, Librairie Saint-Germain-des-Prés, [1971](#).

parlant de déception et de désillusion, entrevoyant même un avenir sombre pour l'Algérie à la veille de la décennie noire.

3-Littérature algérienne de langue française des années 1980

Tahar Djaout, Rachid Mimouni, deux noms qui ont marqué la littérature algérienne des années 1980, deux auteurs dont les œuvres s'inscrivaient comme le prolongement des revendications émises par leurs prédecesseurs, Rachid Boudjedra en particulier. Deux écrivains qui questionnent cette Algérie qui fête son 20^{ème} anniversaire d'indépendance, et qui va vivre une grave crise économique et sociale au milieu des années 1980. Cette nouvelle génération composée aussi de poètes (Youssef Sebti, Habib Tangour, Rabah Belamri, Amin Khan...) porta un regard pessimiste, critiquant avec virulence une société déstructurée et désenchantée où l'individu devient un témoin passif de cette situation. La question épineuse abordée à cette époque fut : faut-il s'ouvrir à la modernité et le progrès, ou au contraire, se figer dans un conservatisme social et culturel ?

L'originalité Djaout et de Mimouni c'est justement d'avoir su se heurter aux réalités de l'époque, leurs textes sont apparus dans un contexte particulier, à savoir : le climat politique tendu, la montée inquiétante de l'islamisme radical, les inégalités et les injustices sociales qui ont d'ailleurs mené aux événements tragiques du 5 octobre 1988.

« *C'était plutôt aux dirigeants à prendre leçon sur le comportement des citoyens* » révèle l'un des personnages de Mimouni dans son recueil de nouvelles, *La Ceinture de l'Ogresse*, déçu dans ses espérances vaines à voir ce pays se développer et dont le raisonnement décrypte la rupture inévitable entre le peuple et le pouvoir.

Les personnages principaux dans les textes de Rachid Mimouni, de Tahar Djaout, de Habib Tangour ou de Rachid Boudjedra, sont des héros marginalisés, des agitateurs souvent doués d'une intelligence et décidés à rompre avec le passé (les protagonistes sont ainsi souvent des anciens combattants de la révolution). Mais surtout ils sont courageux parce qu'ils fustigent la bureaucratie, l'état policier et la corruption.

D'ailleurs, le système absurdement bureaucratique est dénoncé dans plusieurs œuvres, on cite *Les Vigiles* publié en 1991, récit d'un ingénieur inventeur un métier à tisser de nouvelle génération, et qui est exaspéré par le zèle bureaucratique et le chantage d'agents de la mairie, de la police (il subit un interrogatoire en raison de sa présence à une manifestation de jeunes étudiants) ou de la douane.

«Il ne faut pas toucher au pouvoir et à ce qui le représente. En dehors de cela, tu peux y aller. Tu peux dénoncer tous les abus, tu peux désigner tous les affreux mais quand ils ne sont pas au pouvoir. Tu as déjà vu une lettre de lecteur parlant du passage à tabac dans les commissariats ou de la mauvaise gestion d'un ministre ou des services dans les prisons ? Les corps d'Etat sont sacrés et, à ce titre, indénonçables.» extrait *Les Vigiles*²⁰

Tout comme le fonctionnaire dans *l'Escargot entêté* (1977), personnage névrosé qui a pour mission de nettoyer une grande ville de ses cinq millions de rats. Fidèle à son poste et à l'administration qui l'emploie, il se montre intransigeant et méthodique dans son travail, frisant la paranoïa (ponctualité, rigueur, sévérité...), il incarne cette administration pléthorique et arrogante.

Même constat chez Rachid Mimouni dans *Le Fleuve détourné* (1982) et *Tombéza* (1984) dans lesquels on retrouve une critique négative du socialisme et ses dérives, des traditions et de l'Histoire confisquée :

« Il n'est pas facile dans ce pays, d'être Administrateur. C'est un poste qui exige beaucoup de qualités. Il faut faire montre d'une grande souplesse d'échine, de beaucoup d'obséquiosité, d'une totale absence d'idées personnelles de manière à garder à ses neurones toute disponibilité pour accueillir celle du chef. Il faut surtout se garder comme de la peste de toute forme d'initiative.» extrait *Le Fleuve détourné*²¹.

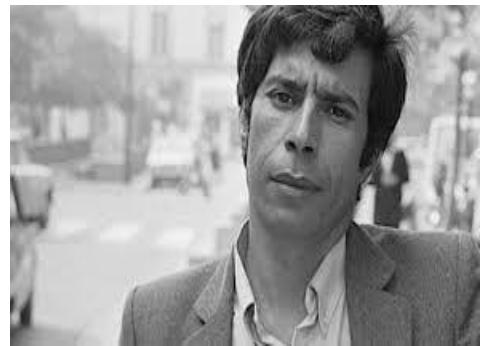
Avant que l'Algérie ne bascule dans l'intégrisme et la guerre civile, cette génération des années 1980 a pu saisir et raconter l'intense désarroi du peuple algérien, dénonçant aussi bien les dérives du pouvoir technocratique, militaire et bureaucratique de l'époque, que le poids de la religion et de la tradition. Il ne s'agit pas pour eux de critiquer sévèrement la société mais d'inciter aussi le lecteur à réagir, et à envisager de nouvelles perspectives pour le progrès du pays.

²⁰ Tahar Djaout, *Les Vigiles*, Éditions du Seuil, Paris, 1991

²¹ Rachid Mimouni, *Le Fleuve détourné*, Paris, Stock. 1982.

3.1 Rachid Mimouni :

En 1978, Rachid Mimouni publie son premier roman, *Le Printemps n'en sera que plus beau*, un roman passé presque inaperçu et qui a pour thématique la guerre de libération. L'œuvre du natif de Boudouaou suit alors une trajectoire en rapport avec le contexte historique de l'Algérie contemporaine : le récit *Une paix à vivre* (1983) se déroule quelques mois après l'indépendance tout comme *Le Fleuve détourné* (1982) salué par la critique. Suivent alors *Tombéza* (1984) qui porte un regard sévère sur le pays. D'ailleurs, Jean Déjeux considère que ces deux œuvres (*Le Fleuve détourné* et *Tombéza*) : «s'engageaient avec virulence dans le roman contestataire contemporain»²²



Le rapport/contraste entre la modernité et la tradition est l'un des sujets de prédilection de Rachid Mimouni. D'abord dans *L'Honneur de la Tribu* (1989) qui narre l'histoire d'un village paisible qui se verra changer de statut en devenant une *daïra*, une annonce qui effraye la population locale. Puis dans son recueil de nouvelles, *La Ceinture de l'Ogresse* (1990), qui reprend le même sujet, notamment dans la nouvelle *Histoire de temps*, et dans laquelle la modernisation de la voie ferrée dans un petit village suscite une vive opposition chez les habitants. L'histoire se déroule au lendemain de l'indépendance, dans un village paisible où la proposition de la Société des Chemins de Fer passe très mal lorsque son représentant dévoile le plan du projet prévoyant la démolition de plusieurs maisons ainsi que du Mausolée de Sidi Daoud fondateur du village. L'imam s'oppose aussi au projet sous prétexte que la société chargée des travaux est étrangère et qu'il est impensable de permettre à des mécréants de souiller l'honneur et la terre des villageois. Le projet est alors abandonné, la ligne ferroviaire a été déviée, ce qui ne tardera pas à couper du monde le village.

«Je crois à l'écrivain comme pure conscience, probité intégrale, qui propose au miroir de son art une société à assumer ou à changer, qui interpelle son lecteur au nom des plus fondamentales exigences de l'humain : la liberté, la justice, l'amour... Je cois à l'intellectuel comme éveilleur de

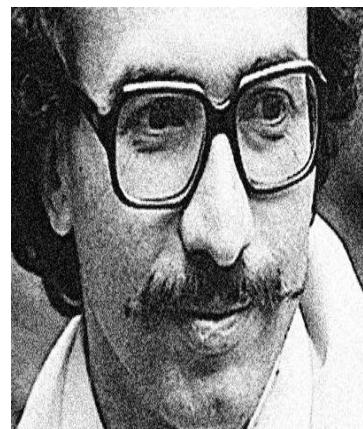
²² Jean Déjeux, article paru dans la revue *Hommes et migration*, n°1122, mai 1989.

conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteur vigilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société». pensait Rachid Mimouni ²³.

A partir du début des années 1990, Rachid Mimouni consacrera ses œuvres à la menace islamiste, d'abord dans un essai, *De la Barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* (1992), puis dans un roman *La Malédiction* (1993). Menacé par les terroristes, il quitte l'Algérie pour s'exiler au Maroc vers la fin de l'année 1993, et meurt le 12 février 1995 à Paris.

3.2 Tahar Djaout :

Né en 1954 dans la commune d'Ain Chafaa (Tizi Ouzou), Tahar Djaout s'installe avec sa famille à Alger dans les années 1960, où il fera ses études universitaires (licence en mathématiques 1974). Tahar Djaout fréquente alors le milieu intellectuel d'Alger, et commence à collaborer dans la presse (*El Moudjahid* de 1976-1979) puis de 1980 à 1984 il est chargé de la rubrique culturelle dans l'hebdomadaire *Algérie-actualité*, et se lie d'amitié avec un grand nombre d'artistes et d'écrivains. Il publie ses premières œuvres littéraires au milieu des années 1970, des **recueils de poésie** (*Solstice barbelé* ; *L'Arche à vau-l'eau* ; *L'Oiseau minéral*) ; des **romans** *L'Exproprié* (1976) ; *Les Chercheurs d'os* (1984) ; *L'Invention du désert* (1987) ; *L'Exproprié* (1991) ; *Les Vigiles* (1991) ; et des **essais** : *Les Mots migrants*, *Une anthologie poétique algérienne* (1984) ; *Mouloud Mammeri, entretien avec Tahar Djaout* (1987).



Menacé de mort à plusieurs reprises, Tahar Djaout choisit de rester en Algérie, il fonde avec ses amis journalistes Arezki Metref et Abdelkrim Djaad, son propre hebdomadaire *Ruptures* dont le premier numéro est sorti en janvier 1993. Cinq mois plus tard, le 26 mai 1993, Tahar

²³ Entretien dans *Voix multiples*, réalisé par Hafid Gafaïti.

Djaout est victime d'un attentat devant son domicile à Baïnem (Alger), il meurt une semaine après, le 2 juin à l'hôpital. Il est l'un des premiers intellectuels et journalistes victimes de la barbarie terroriste, son assassinat a d'ailleurs provoqué non seulement une onde de choc dans le milieu intellectuel en Algérie mais a poussé aussi des dizaines d'écrivains, de journalistes et d'universitaires à fuir le pays. L'écrivain Rachid Mimouni a dédié son roman *La Malédiction* à Tahar Djaout, dans l'épigraphhe il écrit : «*A la mémoire de mon ami l'écrivain Tahar Djaout, assassiné par un marchand de bonbons sur l'ordre d'un ancien tâlier.*» De son côté son ami l'écrivain Rabah Belamri pense : «*Tahar est mort parce qu'il était un esprit libre et sa parole un chant de naissance face à la nuit des consciences.*»

Au début de la crise politique et sécuritaire que vit l'Algérie en ce début des années 1990, Tahar Djaout prononcera sa célèbre phrase :

« *Le silence, c'est la mort, et toi, si tu te tais, tu meurs. Et si tu parles, tu meurs. Alors dis et meurs.* »

Extrait à analyser : *Les Vigiles de Tahar Djaout* (page 123/124)

Mahfoudh se rend compte que certaines questions sont posées deux ou même trois fois : le questionneur se moque-t-il de lui ou cherchet-il à mettre en défaut sa mémoire et la véracité de ses dires ? A moins que l'ersatz de bûcheron ne soit tout simplement débile. Car Mahfoudh remarque que les questions qui reviennent sont celles où le risque de se tromper est quasi nul.

Mahfoudh a dû répondre en tout aux questions suivantes (certaines dénotent une science qu'il n'aurait jamais soupçonnée chez l'interrogateur) :

Son nom.

Sa date de naissance.

Son adresse.

Son niveau d'instruction.

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

Sa nationalité est-elle une nationalité d'origine ou une nationalité acquise ?

Connaît-il des personnes de l'opposition ?

Combien de fois a-t-il été emprisonné et pour quels motifs ?

Sa date de naissance.

Fume-t-il ?

Boit-il de l'alcool ?

A-t-il des penchants homosexuels ou pervers ?

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

A-t-il lu et combien de fois la Constitution du pays ?

Pense-t-il que la justice rendue dans le pays est irréprochable ?

Sa nationalité est-elle une nationalité d'origine ou une nationalité acquise ?

Le Prophète de Khalil Gibran est-il ou non un livre sacrilège ?

Quel était le nom de son commandant de corps durant son service militaire ?

Y a-t-il une différence entre un homme à femmes et un homme à principes ?

A-t-il lu le Coran et/ou Le Capital ?

Travaille-t-il bien dans un institut agronomique, y enseigne-t-il la sociologie rurale ?

A-t-il eu deux ou trois enfants nés de sa liaison extraconjugale ?

Combien de fois a-t-il été emprisonné et pour quels motifs ?

Est-il vrai qu'interrogé sur les religions, Einstein accorda son suffrage à l'islam?

Le Prophète de Khalil Gibran est-il ou non un livre sacrilège? (A cette question posée deux fois, Mahfoudh a pris le malin plaisir de répondre une fois par oui et une fois par non.)

Ses activités durant la guerre d'indépendance.

Combien de fois a-t-il tenté de soulever les citoyens contre le régime en place ?

Combien de fois est-il sorti à l'étranger?

Y a-t-il pris contact avec les ennemis du pays ?

A-t-il déjà exercé l'espionnage et pour le compte de qui?

Son adresse.

Sa date de naissance.

Son nom.

L'interrogatoire terminé, l'homme à la carrure de bûcheron fait semblant d'ordonner puis de relire en diagonale les feuilles noircies. Il se lève sans interrompre sa lecture puis quitte la pièce...

4-Littérature algérienne de langue française : les années 1990 : Ecrire dans l'urgence, décrire l'horreur

L'Algérie a connu l'un des moments les plus sombres de son histoire durant les années 1990, le pays s'est déchiré dans une guerre civile qui a fait des milliers de morts. Un pays au bord du chaos : attentats, assassinats, répression et menaces, en plus d'une situation socioéconomique des plus précaires. Il faut dire que les événements d'octobre 1988 ont ébranlé profondément le pays, mais personne ne soupçonnait que le pays allait s'enfoncer dans une spirale de violence. Le rêve de voir une Algérie démocratique et libre s'est vite transformé en un cauchemar. Ecrivains, cinéastes, artistes et intellectuels d'une manière générale, ne pouvaient rester en marge de cette conjoncture difficile.

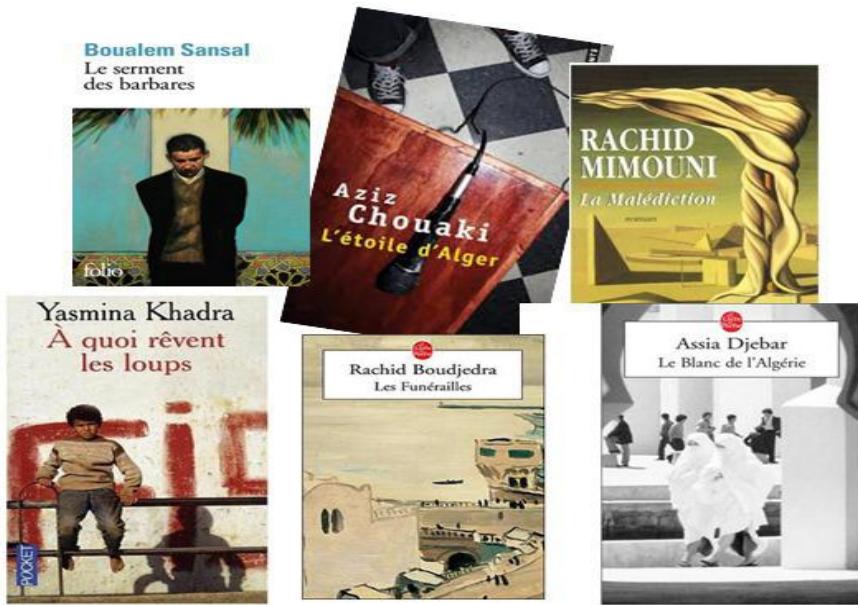
Le terrorisme frappe aveuglement les civiles, les militaires, les intellectuels, les journalistes, et les écrivains. Les années 1993, 1994 et 1995, furent les plus sombres pour la littérature algérienne : le médecin et écrivain **Laadi Flici** assassiné dans son cabinet dans la Casbah (mars 1993) ; quelques semaines plus tard, le cycle meurtrier de l'assassinat des journalistes est inauguré lorsque **Tahar Djaout** est tué de trois balles devant son domicile (mai 1993) ; puis vint le tour de son ami le poète **Youcef Sebti** égorgé à Alger (décembre 1993) ; **Abdelkader Alloula** tué par balles à Oran (mars 1994) ; **Azzedine Mejoubi** comédien et directeur du TNA assassiné à Alger (1995).

«*L'intelligentsia, c'est l'intelligence vive d'un pays, et si jamais on arrive, soit à la détruire (physiquement parlant) soit à la faire fuir, je crois que ça sera la mort de ce pays*» pensait Rachid Mimouni²⁴.

Quelques mois avant son assassinat, Tahar Djaout écrit dans le premier numéro de sa revue *Ruptures*²⁵ : «*que l'Algérie vit la période des combats décisifs où chaque silence, chaque indifférence, chaque abdication, chaque pouce de terrain cédé peuvent s'avérer fatals. (...) Aucun populisme, aucun démocratisme aucun pseudo-humanisme, aucun calcul tortueux ne réussira à nous convaincre qu'une idéologie pourrie de totalitarisme, d'obscurantisme et d'exclusion peut s'avérer bénéfique et qu'elle vaut la peine d'être testée. C'est l'autre Algérie que nous défendrons quant à nous, l'Algérie de la générosité et de l'ouverture- mais aussi de l'intransigeance lorsque certaines valeurs sont mises à mal.*»

²⁴ Déclaration prononcée dans une émission de la télévision de la Suisse en 1994.

²⁵ Dans la chronique *La Lettre de l'éditeur*, janvier 1993.



L'écriture d'urgence :

Le terme **écriture d'urgence** fait alors son apparition à la fin des années 1990, une littérature qui se fonde sur des fictions très réalistes afin de décrire toute forme de violence (attentats, assassinats, embuscades....). Des auteurs qui réitèrent leur engagement à lutter contre l'obscurantisme : **Mohammed Dib** : «*Notre responsabilité est grande et décisive. Il s'agit pour nous d'œuvrer à préserver les intérêts d'un pays et la pérennité de l'état algérien (...) Il ne subsistera dans l'histoire que ce que les intellectuels créent comme œuvres pour les laisser aux générations à venir*»

Maïssa Bey : «*Et puis, il a fallu qu'un jour, je ressente l'urgence de dire, de « porter la parole », comme on pourrait porter un flambeau. C'était une nécessité devant la menace de plus en plus précise de la confiscation de la parole*»

Mais cette appellation ne plait pas à tout le monde, des écrivains comme Yasmina Khadra pensent que : «*Qualifier la littérature algérienne des années 90 de «littérature d'urgence» relèverait beaucoup plus d'une option de Marketing que d'une approche objective. Je pense, au contraire qu'il s'agit là d'une forme d'engagement et de combat que l'esprit algérien a choisi comme espace d'expression à l'heure où son pays était devenu un enclos sinistré livré à la barbarie et à l'obscurantisme*»²⁶

²⁶ Entretien avec Rachid Mokhtari, paru dans *La Graphie de l'horreur, essai sur la littérature algérienne (1990-2000)*, Editions Chihab 2002.

Des romans réalistes et bouleversants ayant connus un grand succès comme ceux de **Rachid Mimouni** *La Malédiction* (1993) ; **Rachid Boudjedra** avec *Timimoune* (1994) et *La Vie à l'endroit* (1997) ; **Assia Djebab** avec *Le Blanc de l'Algérie* (1996) ; **Yasmina Khadra** *l'Automne des Chimères* (1998) et *A Quoi rêvent les loups* (1999) ; de **Mohammed Dib** *Si Diable veut* (1998) ; de **Maissa Bey** avec *Au commencement était la mer* (1996) ; de **Aziz Chouaki** *l'Etoile d'Alger* (1998) ; **Boualem Sansal** *Le Serment des Barbares* (1999).

On se focalise aussi sur le profil des «tueurs» ou des «terroristes», des personnages présentés comme de jeunes marginalisés qui basculent du jour au lendemain dans l'intégrisme : à l'exemple de Nafa dans *A Quoi rêvent les loups* de **Yasmina Khadra** un terroriste dont le rêve était pourtant de devenir acteur au cinéma ; ou du personnage Moussa dans *l'Etoile d'Alger* de **Aziz Chouaki**, un musicien désespéré et trahi qui choisit la voie du terrorisme.

«*En ma qualité d'écrivain, je me plie à cette dynamique sans laquelle mon écrit perdrait en plausibilité. Pour ce faire, c'est ma mémoire et non mon imaginaire qui entre en action. Il s'agit d'abord d'un travail de reconstitution. Les souvenirs, les détails qui m'ont frappé, les particularités qui rendent compte tout de suite des repères qui constituent, en même temps, les balises au-delà desquelles la dérive romanesque est inévitable, l'ensemble de ces facteurs me sensibilise, me rend attentif, voire scrupuleux vis-à-vis des caractéristiques en question.*» explique Yasmina Khadra à propos de son roman *l'Automne des Chimères*²⁷.

La littérature algérienne a payé le prix fort de son engagement contre l'intégrisme, de nombreux écrivains, intellectuels et universitaires vont s'exiler en Europe, en Amérique ou dans le monde arabe, fuyant un pays en guerre. On citera les noms de **Rachid Mimouni**, **Rachid Boudjedra**, **Arezki Metref**, **Aissa Khelladi**, **Aziz Chouaki**, **Abdelkader Djemaï**, et tant d'autres.

Et c'est surtout à partir de la France, que ces écrivains désormais exilés vont tenter de faire entendre leur voix pour combattre l'intégrisme. En 1994, **Aissa Khelladi**, lui-même exilé, fonde *Marsa-Editions* et sa collection *Revue-collection Algérie Littérature*, une revue qui a eu le mérite de faire connaître et de publier des poètes, des écrivains ou des peintres, à travers la publication d'œuvres souvent inédites.

D'autres écrivains par contre, ont choisi de rester et de braver le danger malgré les menaces et les risques encourus, c'était le cas de Yasmina Khadra –de son vrai nom Mohamed

²⁷ Au journal *Libération* 9 juillet 1998.

Moulessehoule- qui parle dans cet entretien²⁸ de son roman polar *L'Automne des chimères* : « *Je n'ai pas quitté mon pays depuis une décennie. Ce que je constate tous les jours, de mes propres yeux (le sont-ils encore d'ailleurs?), est tel que je ne peux que m'incliner devant les sacrifices consentis par la police et l'armée algériennes. Pour comprendre notre crise, il faut la vivre, ne pas la perdre de vue une seule seconde. C'est ce que je fais.*»

D'autre part et afin d'exprimer leur colère et leur indignation face à violence et à la montée de l'extrémisme, des écrivains avaient choisi de s'exprimer par le biais des essais ou des pamphlets politiques comme l'a fait **Rachid Boudjedra** avec *Fis de la haine* (1992), et **Rachid Mimouni** *De la barbarie en générale, et de l'intégrisme en particulier* (1993).

Yasmina Khadra :

La littérature algérienne de langue française compte dans ses rangs des écrivains au parcours fascinant et truffé d'obstacles. C'est le cas de l'écrivain Yasmina Khadra, de son vrai nom, Mohammed Moulessehoul. Le natif de Kenadsa (wilaya de Bechar) a fait une longue carrière militaire qui a commencé à l'âge de 9 ans (école des cadets), qui ne se termine qu'à la fin des années 1990.

Après avoir écrit sous son vrai nom quelques romans et des recueils de nouvelles durant les années 1980, il est devenu difficile pour Mohammed Moulessehoul d'éviter la censure de sa hiérarchie, c'est pourquoi il optera pour le pseudonyme de Yasmina Khadra (prénom de sa femme) pour publier ses œuvres. C'est notamment le cas de Morituri, qui le révèlera au public français.



Durant les années 1990 et en ces temps de guerre contre le terrorisme, Yasmina Khadra est au cœur de l'action dans différents maquis. Et c'est aussi un écrivain de son époque, qui va s'illustrer en publiant à partir de 1997 plusieurs romans consacrés au terrorisme en Algérie : *Morituri* (1997), *L'Automne des chimères* (1998), *Double blanc* (1998), *À quoi rêvent les loups* (1999), *Les Agneaux du Seigneur* (1998). Le succès est phénoménal tant en Algérie qu'en France, le public découvre une plume talentueuse et incisive à la fois, et son vrai nom est révélé officiellement à l'occasion de la sortie de son roman autobiographique *l'Ecrivain* (2000)

Ecrivain infatigable, Yasmina Khadra s'exile au Mexique puis en France. Ses œuvres se tournent de plus en plus vers l'universalité : d'abord avec *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) sur la guerre en Afghanistan, puis *l'Attentat* (2005) sur le conflit palestinien, *Les Sirènes de*

²⁸ Ibid

Bagdad (2006), *La Dernière Nuit du Raïs* (2015) sur la dernière nuit de Mouammar Khadafi ; *Khalil* (2018) sur les attentats de Paris en 2015.

Ses romans sont traduits dans plusieurs langues, et certains sont adaptés au cinéma, en bd ou au théâtre : *Ce que le jour doit à la nuit*, *l'Attentat*, *Morituri*....

Extrait à analyser : *A Quoi rêvent les loups*²⁹ de Yasmina Khadra

Le lendemain, sans m'en rendre compte, j'allai le trouver dans son cabinet que masquait une tenture, à côté du minbar. Il m'accueillit avec déférence, me déclara qu'il était ravi, que la Foi partagée valait toutes les ascèses du monde. Avant de me donner la parole, il tint à me mettre à l'aise. Il me récita des hadiths certifiés, me raconta l'histoire de Job et m'expliqua que la douleur n'était une souffrance que pour les impies. Ensuite, il me récita la sourate Er-Rahmane. Sa voix chantante m'envoûta. J'aurais souhaité qu'elle ne s'arrêtât jamais. L'imam Younes avait les larmes aux yeux lorsqu'il se décida enfin à écouter mes confidences. Pas une seconde son visage séraphique ne trahit un sentiment.

– C'était ce qui pouvait t'arriver de mieux, frère Nafa, dit-il à la fin de mon récit. La majorité de mes ouailles n'ont pas eu ta chance. Elles sont là parce que leurs parents étaient là, avant. Elles sont nées musulmanes et ne font que perpétuer la tradition. Toi, tu es parti chercher autre chose sous d'autres cieux. Tu avais des rêves, des ambitions. Tu avais faim de la vie. Et Dieu t'a conduit là où tu voulais arriver. Pour t'éclairer. Tu as connu le faste, le pouvoir, la fatuité. Maintenant, tu sais que ces extravagances, cette ostentation tapageuse ne s'évertuent qu'à camoufler la laideur des vanités, la misère morale de ceux qui refusent d'admettre qu'un bien mal acquis ne profite jamais. Maintenant, tu sais ce qui est juste, et ce qui ne l'est pas. Car la pauvreté ne consiste pas à manquer d'argent, mais de repères. Tu as été chez les grosses fortunes. Ce sont des gens immondes, sans pitié et sans scrupules. Ils s'invitent pour ne pas se perdre des yeux, se détestent cordialement. Un peu comme les loups, ils opèrent en groupes pour se donner de l'entrain, et n'hésitent pas un instant à dévorer cru un congénère qui trébuche. Derrière les façades imposantes de leurs palais et leurs accolades hypocrites, il n'y a que du vent. Tu dois rendre grâce au Seigneur pour cette expérience inestimable. Tu as été aux portes de l'enfer, et tu n'y es pas tombé. Au contraire, tu as pris conscience de la Vérité, celle qui te permet de te regarder dans une glace sans te retourner, ni te détourner, qui t'aide à t'assumer dans l'adversité. Tu as été ressuscité, Nafa mon frère. Te rends-tu compte de ta chance ? On s'égare toujours lorsqu'on cherche ailleurs ce qui est à portée de la main.

²⁹ Yasmina Khadra, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard, 1999.

Aujourd’hui, tu as compris. Tu sais où est ta place. Ce n’est pas la mort d’une petite écervelée qui te chagrine. Quelque part, elle l’a mérité. Tu es malheureux parce que ton pays t’indigne. Tout en lui te désespère. Tu refuses d’être ce qu’on veut que tu sois, l’ombre de toi-même, pécheur malgré toi. Comme tous les jeunes de ce pays, tu as été séduit et abandonné. Mais tu n’es plus seul désormais. Tu as des repères, et des millions de raisons d’espérer. Lorsqu’il n’y aura plus rien dans le monde, lorsque la Terre ne sera que poussière, demeurera alors la face d’Allah. Et au jour dernier, il te sera demandé, sans complaisance aucune : « Qu’as-tu fait de ta vie, Nafa Walid ? » Ta réponse, c’est à partir d’aujourd’hui qu’il faut la préparer. Car il est encore temps. Tu tiens vraiment à faire quelque chose de ta vie, frère Nafa ? À la bonne heure. Tu voulais être acteur, décrocher les rôles qui te projettéraient au firmament. Eh bien, je te les accorde : je te propose le ciel pour écran, et Dieu pour spectateur. Montre donc l’étendue de ton talent. Je ne sais toujours pas ce qu’il m’était exactement arrivé, ce jour-là. J’ai quitté la mosquée et j’ai flâné dans la Casbah comme jamais je ne l’avais fait auparavant. Puis je suis monté sur la colline....

5-Littérature algérienne des années 2000/2010 : le temps du renouveau



Afin de pouvoir s'affirmer et affirmer sa spécificité, toute littérature est condamnée à se renouveler et à s'adapter aux mutations sociales et culturelles de son temps. La littérature algérienne de langue française n'est pas en reste en ce début du 21^e siècle marqué par le progrès technologique et la diversité des formes artistiques. Une littérature qui s'ouvre tant bien que mal à la modernité même si le temps des témoignages et de la dénonciation n'est pas tout à fait terminé. L'écrivain algérien du 21^e siècle est un créateur de son époque, à l'imagination fertile qui ne conçoit pas l'emploi de la langue française comme une contrainte (il assume ce choix alors qu'il aurait pu écrire en langue arabe), et se nourrit de sa société, des mythes et des légendes ayant marqués l'imaginaire collectif algérien. Il ne renonce en rien en sa vocation première qui est celle de dénoncer les entraves d'une société aliénée, ceci-dit, et du point de vue esthétique les œuvres romanesques offrent une description réaliste en dégageant des perspectives plus symboliques, et surtout plus poétiques.

La décennie noire continue d'alimenter les débats et d'inspirer les auteurs tels que **Salim Bachi** dans *Le Chien d'Ulysse* (2001) ; **Slimane Ait Sidhoum** avec *Les Trois doigts de la main* (2002) **Rachid Boudjedra** avec *Les Funérailles* (2003) ; **Maïssa Bey** *Puisque mon*

cœur est mort (2010) ; ou plus récemment encore **Adlène Méddi** avec son roman *1994* publié en 2017.

Mais le roman algérien sort du réalisme pur pour se consacrer à des sujets résolument plus intimes explorant l'être et son imaginaire, et questionnant le passé et l'Histoire du pays. Des sujets dits « sensibles » sur la Guerre de libération sont alors abordés, comme chez **Anouar Benmalek** qui parle dans son roman *Le Rapt* du massacre de Malouza : «...je ne parle pas seulement de l'Algérie des années récentes du terrorisme et des massacres de villages entiers, de la négation des droits de l'homme par l'armée nationale et les services de sécurité, ni des agissements de l'armée coloniale qui, depuis la conquête de 1830 jusqu'au dernier jour d'occupation en 1962, a usé largement des moyens les plus ignobles : torture, assassinats, camps de regroupements où les gens crevaient de faim, au sens littéral du terme, etc. Je parle aussi de notre propre guerre de libération. Malgré la grandeur du combat des nôtres pour l'indépendance du pays, il y a eu des événements abominables qu'il ne faut pas occulter et qu'un écrivain se doit de raconter» explique Anouar Benmalek³⁰

Autre tendance apparue en ces années 2000 que celle de «l'écriture», les contours et les codes traditionnels du roman sont bousculés pour laisser place à une création plus libre, plus fragmentée et plus éclatée. «L'écriture pour moi est une entreprise de reconstruction de soi» reconnaît l'écrivain **Slimane Aït Sidhoum**. Dans leurs romans **El-Mahdi Acherchour**, **Mourad Djebal**, **Djamel Mati**, **Habib Ayyoub**, **Mustapha Benfodil**, ou **Kamel Daoud** se nourrissent également des écrits de **Kateb Yacine**, de **Rachid Boudjedra**, de **Habib Tenggour**, ou **Tahar Djaout**; ils brouillent les repères et bouleversent le genre romanesque en incluant de la poésie, du théâtre, des flash-backs, de longs soliloques, la mise en abîme...etc.

Et si l'humour est présent dans cette littérature, chez **Chaouki Amari** *Le Faiseur de trous* (2007), ou chez **Habib Ayyoub** *Le Remonteur de l'horloge* (2012), il n'en demeure pas moins que les écrivains continuent à décrire les réalités sociales dans cette époque de l'accumulation des frustrations et des déceptions, de l'effondrement des valeurs tels que l'imagine **Boualem Sansal** en critiquant la bureaucratie et la corruption dans *Dis-moi le Paradis* (2003); ou **Kamel Daoud** dans *Ô Pharaon* (2004) un récit qui raconte le désenchantement et les déceptions de l'Algérie des années 1990 et 2000.

³⁰ Dans *Vivre pour écrire*, Anouar Benmalek Entretien avec Youcef Merahi, Ed Sedia, 2006. P.65.

«les thèmes sociaux développés, comme le chômage, l'exil, l'amour, l'identité, le suicide, rendent compte des préoccupations majeures du roman algérien de ces années 2000. Les personnages qui en sont marqués, sont jeunes. Ils n'ont pas de passé sur lequel ils pourraient s'appuyer, s'y illusionner. Ils ont un présent et pas un futur, même pas immédiat. »³¹ note Rachid Mokhtari

5.1 L'essor de l'édition

Cette époque est caractérisée par un foisonnement des œuvres et des formes (poésie, théâtre...), de nouveaux noms ont fait leur apparition grâce notamment à l'émergence des maisons d'édition.

Le secteur de l'édition connaît un développement sans précédent, tandis que certaines maisons d'éditions prospèrent telles que l'**ANEPE**, **Casbah Editions** (créées en 1995), **Chihab Editions** (1989), ou **Média-Plus** (1991) ; d'autres voient le jour au cours des années 2000 à l'image des éditions **APIC** (fondées 2003) qui publient de jeunes auteurs Sarah Haïdar, ou Akram El Kebir, des poètes tels que Youcef Merahi ou Habib Tangour, l'écrivain franco-algérien Akli Tadjer. Autres exemples avec les éditions **Sédia** (Anouar Benmalek, Malika Mokeddem, Yasmina Khadra), **Dalimen** (2001), ou encore **Koukou** (2009).

Lancées en 2000 par le couple Selma Hellal et Sofiane Hadjad (lui-même écrivain), les éditions **Barzakh** reflètent à elles seules ce dynamisme remarquable des années 2000, une maison d'éditions porteuse d'une vision qui encourage à la fois les jeunes auteurs souvent méconnus tels Adlène Meddi, Samir Toumi, Kamel Daoud, El Mahdi Acherchour, Kaouther Adimi, Mourad Djebel, Mustapha Benfodil, Chawki Amari, et Habib Ayyoub ; et publie aussi des écrivains de renommée comme Rachid Boudjedra, Maïssa Bey, Mohammed Dib, Salim Bacha, Assia Djebbar, et Noureddine Saadi. Avec un catalogue qui compte plus de 150 livres comprenant des romans, des essais, des recueils de nouvelles ou de poésie, les éditions Barzakh ont reçu en 2010 le prix de la Fondation Claus des Pays-Bas pour la culture, prix remis par la Reine des Pays-Bas.

«Avec l'ouverture économique et politique, en 1988, on a assisté à l'émergence de nouvelles maisons d'édition dans le secteur privé, qui comprenaient une vingtaine d'éditeurs jusqu'au début des années 2000, où le ministère de la Culture a mis en place des programmes d'aide à la publication, qui accompagnaient surtout l'organisation de grands événements culturels... Ces différentes manifestations, ont permis une prolifération des maisons d'édition, qui ont

³¹ Rachid Mokhtari, *Le Nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Chihab Editions .2006.

dépassé, certaines années, 650 éditeurs enregistrés au service du dépôt légal de la Bibliothèque nationale d'Algérie. Actuellement, on compte environ 200 maisons d'édition actives.

Durant ces années, le livre est entré dans une phase dynamique, avec la création de plusieurs festivals nationaux et internationaux.» reconnaît Azzedine Guerfi, directeur des Editions Chihab, lors de la rencontre littéraire algéro-coréenne qui a eu lieu le 19 mars 2018 à Alger.

32

5.2 Une littérature Monde

Mais c'est surtout à l'étranger que cette littérature se fait connaître, les textes ne traitent plus de l'Algérie mais vont s'emparer de thèmes universels, explorer d'autres horizons et d'autres «urgences» : le terrorisme international avec **Salim Bachi** dans *Tuez-les tous* (2006) et *Moi, Khaled Kelkal* (2012), ou encore **Boualem Sansal** avec *2084* (2015) ; les conflits au Moyen Orient avec la trilogie de **Yasmina Khadra** *l'Attentat* (2005); Les Hirondelles de Kaboul (2002) et *Les Sirènes de Bagdad* (2006) ; la Deuxième Guerre Mondiale **Anouar Benmalek**³³ *Fils de Shéol* (2015). Des auteurs choisissent aussi de consacrer des œuvres biographiques sur des personnalités historiques : *La Dernière nuit du Raïs* (2015) de **Yasmina Khadra** aborde la dernière nuit du leader libyen Mouammar Kadhafi avant sa mort ; tout comme **Salim Bachi** qui publie en 2013 un étonnant roman intitulé *Le Dernier été d'un jeune homme* sur le voyage d'Albert Camus au Brésil en 1949, un Camus fatigué et malade, mais nostalgique de son enfance passée à Alger ; enfin, **Kamel Daoud** et **Kaouthar Adimi** surprennent le monde littéraire en France et en Algérie et obtiennent plusieurs prix littéraires, le premier pour son roman *Meursault Contre-Enquête* (2013) dans lequel il réhabilite le personnage de « *l'Arabe* » de l'œuvre d'Albert Camus, *l'Etranger*, tandis qu'Adimi avec son roman *Nos Richesses* (2017) retrace la vie du libraire et éditeur Edmond Charlot.

La littérature algérienne du 21^e siècle qui, à l'épreuve de la mondialisation, se distingue par une production littéraire prolifique, soucieuse d'appartenir à son époque. Une littérature qui se place encore sous le signe de l'urgence, de la dénonciation et de la description des maux qui rongent la société.

³² https://www.vitaminizedz.org/reflexion-edition-algerienne-et-partenariat/Articles_28848_6313703_0_1.html

³³ Dans son entretien avec Youcef Merah, Anouar Benmalek défend d'ailleurs les thèmes universels abordés dans ses romans en déclarant : «je suis algérien et écrivain et non écrivain-algérien en un seul mot entendu dans le sens où une certaine fatalité génétique et géographique aurait dû me dicter ethniquement mes thèmes et mon travail d'écrivain. C'est, à mon sens, le pire qui puisse arriver à un écrivain : être enfermé dans sa communauté, être privé de l'expérience des autres.»

Bibliographie :

- Achour Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*. Histoire littéraire et anthologie (1834-1987), Paris/Bordas, Alger/Entreprise Nationale de Presse, 1990
- Audition Gabriel. *Jeunesse de la Méditerranée*, Gallimard, 1935
- Déjeux Jean. *La littérature maghrébine d'expression française*. Paris, PUF, 1992.
- Déjeux Jean, *La littérature algérienne contemporaine*. PUF, 1975.
- Déjeux Jean, article paru dans la revue *Hommes et migration*, n°1122, mai 1989.
- Djaout Tahar, *Les Mots migrants, Une anthologie poétique algérienne*, Office des Publications Universitaires (OPU), Alger, 1984.
- Djaout Tahar, *Les Vigiles*, Éditions du Seuil, Paris, 1991.
- Dib Mohammed, *La Grande Maison*, Paris, Le Seuil, 1952.
- Gafaïti Hafid, *Introduction à l'édition algérienne de Tombéza de Rachid Mimouni*. Paru dans *Tombéza*, Alger, Laphomic, 1986.
- Khadra Yasmina, *À quoi rêvent les loups*, Paris, Julliard, 1999.
- Lansari, Ahmed *Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne*, Alger, OPU, 1986. p.35
- Memmi Albert, *Anthologie des écrivains maghrebins d'expression française*. Paris, Présence africaine, 1964.
- Merahi Youcef, *Vivre pour écrire*, Anouar Benmalek, Ed Sedia, 2006.
- Mimouni Rachid, *Le Fleuve détourné*, Stock, Paris, 1982.
- Mimouni Rachid, *Tombéza*, Stock, Paris, 1984
- Mokhtari Rachid, *Le Nouveau souffle du roman algérien. Essai sur la littérature des années 2000*. Chihab Editions .2006.
- Mokhtari Rachid, *La Graphie de l'horreur, essai sur la littérature algérienne (1990-2000)*, Editions Chihab 2002

- Sebti Youcef, 1 'Enfer et la folie (daté septembre 1962-octobre 1966), SNED, Alger, 1981.
- Sénac Jean, in Le Monde, *L'Algérie d'une libération à l'autre*, août 1973.
- Sénac Jean, Anthologie de la nouvelle poésie algérienne. Paris, Poésie 1, n° 14, Librairie Saint-Germain-des-Prés, **1971**.
- Serreau Jean-Marie, *Le Poète comme un boxeur*, Seuil, Paris, 1994.
- Yacine Kateb, Nedjma, Paris, Éditions du Seuil, 1956.

Revues et presse électronique :

- El Moudjahid*, 1963.
 - Révolution Africaine 1963.
 - Ruptures*, janvier 1993.
 - Libération* 9 juillet 1998.
- https://www.vitaminedz.org/reflexion-edition-algerienne-et-partenariat/Articles_28848_6313703_0_1.html

Table des matières

| | |
|--|----|
| Présentation générale du cours | 1 |
| 1-Informations sur le cours | 2 |
| 2-Présentation du cours : | 2 |
| 3-Le Contenu :..... | 3 |
| 4-Prérequis : | 4 |
| 5-Visée d'apprentissage : | 4 |
| 6-Modalités d'évaluation des apprentissages..... | 4 |
| 7-Activités d'enseignement-apprentissage..... | 4 |
| CHAPITRE 1 : Cas de la littérature Algérienne | 5 |
| 1-Naissance d'une littérature | 5 |
| 2-Les contextes d'émergence de la littérature algérienne | 7 |
| 2.1 Voyageurs et exotisme | 7 |
| 2.2 Le courant Algérieniste | 7 |
| 2.3 L'Ecole d'Alger (1935-1950) | 8 |
| Analyse | 9 |
| Texte 1 : Noces d'Albert Camus | 9 |
| Extrait 2 : Sang des races de Louis Bertrand : | 10 |
| 3-La littérature algérienne des années 1950..... | 11 |
| 3.1 Contexte politique et social | 11 |
| 3.2 Littérature et engagement..... | 12 |
| 3.3 Littérature algérienne des années 1950. (Seconde Partie) : | 13 |
| 3.4 Kateb Yacine..... | 13 |
| Nedjma : le roman de l'Algérie | 14 |
| Extrait à analyser : <i>Nedjma</i> de Kateb Yacine | 15 |
| 3.5 Mohammed Dib | 17 |
| Extrait à analyser <i>La Grande Maison</i> , Mohammed Dib | 19 |
| CHAPITRE 2 : L'Après-indépendance : | 20 |
| 1-Littérature algérienne des années 1960/1970 | 20 |
| 4.1 Rachid Boudjedra | 23 |
| 2-La littérature algérienne des années 1960-1970 (deuxième partie) : l'insurrection poétique !.... | 26 |
| 3-Littérature algérienne de langue française des années 1980 | 28 |
| 3.1 Rachid Mimouni | 30 |
| 3.2 Tahar Djaout | 31 |

| | |
|---|----|
| Extrait à analyser : <i>Les Vigiles</i> de Tahar Djaout (page 123/124)..... | 32 |
| 4-Littérature algérienne de langue française : les années 1990 : Ecrire dans l'urgence, décrire l'horreur | 34 |
| L'écriture d'urgence : | 35 |
| Yasmina Khadra :..... | 37 |
| Extrait à analyser : <i>A Quoi rêvent les loups ?</i> de Yasmina Khadra..... | 38 |
| 5-Littérature algérienne des années 2000/2010 : le temps du renouveau | 40 |
| 5.1 L'essor de l'édition | 42 |
| 5.2 Une littérature Monde | 43 |
| Bibliographie :..... | 44 |